Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Fusillade A San Francisco

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE I

Le moment de faire la guerre était venu.

Mack Bolan était prêt. Il allait blitzer, provoquer un orage terrifiant plein d'éclairs et de roulements de tonnerre, faire pleuvoir la mort et la destruction, laisser ruisseler la peur et la panique. Il allait passer à l'attaque.

Il avait passé trois longues nuits à surveiller patiemment les parages, à reconnaître des visages ennemis et à les classer par famille et par rang pour une éventuelle liquidation.

Cette nuit, la troisième, touchait à sa fin et le grand homme en combinaison noire se tenait, depuis trois heures, dans les ombres glacées à quelque distance du night-club tape-à-l'œil du North Beach District de San Francisco. Il avait suspendu un *grease-gun,* un minuscule pistolet mitrailleur, à son épaule droite et le canon de cette arme était sanglé à sa hanche. Il portait sous l'aisselle gauche son arme favorite, un Beretta noir de 9 mm. Il s'était muni aussi d'un nombre important de chargeurs pour ces deux armes et il les avait rangé dans sa ceinture avec d'autres munitions, y compris une petite grenade à fragmentation et une bombe incendiaire. Il avait posé par terre, à ses pieds, un sac en toile rempli de puissants explosifs.

L'établissement qu'il surveillait si attentivement se trouvait en plein centre d'un quartier commercial dont il était séparé par un immense parking macadamisé. La boîte s'élevait au beau milieu de cette étendue et l'on y accédait en empruntant un petit sentier sinueux, bordé de buissons touffus en matière plastique. Un ruisseau artificiel entourait la bâtisse et glougloutait sous de minuscules ponts pittoresques coulant près des bancs rustiques, placés ici et là, à travers les bosquets synthétiques.

L'endroit se nommait *The China Gardens*. Les Jardins de la Chine, mais son architecture relevait surtout d'un baroque américano-oriental du plus mauvais goût. Il y avait deux ailes en stuc, décorées de dragons peints et coiffées de faux-toits pagodes. Dans la première aile l'on trouvait une salle à manger dont la carte vantait les mérites de mets sino-américains, mais surtout américains.

La seconde aile abritait une salle de bal avec un bar et des hôtesses chinoises. Les hôtesses-serveuses étaient d'ailleurs les seuls éléments réellement orientaux du lieu.

Au centre, bâti sur deux niveaux, il y avait une structure qui était censée représenter une pagode; de toute évidence personne n'avait cru bon d'informer les propriétaires qu'une pagode tient lieu de temple et non de saloon. Cependant, cela ne semblait gêner que Bolan. Les affaires marchaient bon train et les clients venaient nombreux depuis qu'il surveillait.

Bolan était aussi passé pour examiner le club de jour et, comme la plupart des établissements du genre, celui-ci avait, au grand jour, un aspect mité et délabré. Par contre, la nuit, le club rayonnait de tout son éclat et attirait facilement les touristes prêts à tout sauf à payer l'addition salée.

Mais *The China Gardens* était davantage qu'un bouge de luxe. C'était le lieu de rencontre de certaines personnes du milieu, un havre pour truands, une buvette pour les grands mafiosi de la ville. Durant ses trois nuits de veille, Bolan avait reconnu plusieurs capitaines et un gros bonnet qui trafiquait à Berkeley. Il avait aussi remarqué une multitude de gorilles et de courriers, ainsi qu'une poignée de noirs du Fillmore District qui servaient d'hommes de main.

C'était un endroit idéal pour déclencher une guerre.

C'était un moment choisi. Les portes étaient fermées depuis environ une heure. Les clients, ainsi que le personnel légitime, étaient tous repartis. Ceux qui étaient restés dans la boîte constituaient la cible visée par Bolan. Et ils étaient nombreux.

Johnny Liano en était. Il avait fait un gros coup lorsque les gosses à Berkeley avaient délaissé leurs idées politiques en faveur des stupéfiants. Pete Trazini se trouvait là. Lui qui prêtait sur gages et qui dirigeait une loterie clandestine à Richmond s'était vanté récemment d'avoir un plus gros capital que la Bank of America.

Il y avait encore une douzaine de mafiosi d'un rang inférieur dont certains étaient au service de Liano et de Trazini comme tueurs ou comme gardes du corps, des hommes qui suivaient leurs maîtres comme des ombres.

Le parking était désert; il n'y avait qu'un petit groupe de véhicules rangé près de l'entrée de service de la boîte. On avait éteint les néons criards et obscurci les deux ailes de la bâtisse; il n'y avait que la pagode centrale qui rayonnait dans la nuit et seulement à l'étage.

Une nappe de brouillard parcourait tristement le parking, enveloppant l'unique lampadaire, faisant planer sur cette morne étendue une atmosphère ouatée et mystérieuse. Ce quartier semblait s'être isolé du monde dans la pénombre humide et brumeuse du petit-matin san-franciscain. Le petit bar illuminé au bout de la rue et les quelques voitures qui filaient dans l'obscurité appartenaient à une toute autre réalité.

La réalité de Bolan s'appelait *The China Gardens*.

Son attaque relevait d'une stratégie audacieuse, voire téméraire. Mais cette solution était la seule qui se soit présentée; il n'avait guère le choix.

Il fallait déclencher la guerre.

L'Exécuteur quitta son poste de surveillant et se faufila à travers la zone de combat comme une ombre nocturne. Il s'immobilisa près de l'entrée de service sous la fenêtre éclairée.

Il voyait des silhouettes se déplacer derrière le store tiré. Une conférence sans doute, peut-être un partage de gains et certainement une mise au point de projets ultérieurs.

— Eh bien ! marmonna Bolan, allons-y…

Il prit le sac, le fit tournoyer comme un marteau, puis le laissa filer dans l'obscurité vers la fenêtre du premier.

Son plan était simple : attaquer, puis disparaître, frapper, puis filer. Déjà il amorçait sa retraite lorsqu'il la vit du coin de l'œil.

Elle ressemblait à une poupée chinoise et elle sortait rapidement de la pagode pour se diriger vers lui. Pourtant elle ne l'avait pas encore remarqué.

Le sang de Bolan se glaça subitement et il lui sembla que le passage du temps s'immobilisait, le sac d'explosifs suspendu dans les airs à mi-chemin entre sa main et la fenêtre éclairée. Et la fille qui se précipitait inconsciemment vers l'explosion.

Elle était d'une rare beauté, menue, mais bien faite, vêtue d'une robe mandarine fendue jusqu'à la hanche.

Il n'eut pourtant que le temps de l'apercevoir, puis, mû par un instinct irrépressible, il se lança sur elle et la plaqua au sol, tombant lui-même sur sa forme prostrée pour la protéger de son corps. Elle se débattit en poussant des petits cris de frayeur, son haleine chaude balayait le visage de Bolan. Puis la nuit explosa violemment, une gerbe de flamme jaillit de la fenêtre éclatée et le sol se tordit sous une effrayante secousse.

Une lourde pluie de déchets de plâtre, de morceaux de verre et de petits bouts de ciment s'abattit sur eux, et Bolan aperçut brièvement le regard affolé de la fille qui cessa brusquement de se débattre et qui tourna les yeux vers le holocauste infernal.

En effet, l'on pouvait voir par le mur déchiqueté s'élever de longues flammes et l'on entendait les cris des hommes pris dans la fournaise. Le mur sembla plier, puis boucler et Bolan traîna rapidement la jeune chinoise à l'écart juste à temps pour éviter d'être recouverts par une chute de briques, de traverses en acier, de meubles enflammés et de corps humains qui se déversa sur le parking.

Il la fit lever, puis la poussa brutalement vers l'obscurité en lui lançant d'un grondement :

— Cours ! Cours vite !

Elle partit aussitôt et Bolan partit dans le sens inverse, sachant que son plan était maintenant caduc, décidé à répandre le sang de l'ennemi qui allait commencer à réagir.

Sans tarder. Trois hommes sortirent par la porte de service d'un pas incertain puis, saisis par la macabre luminosité, s'immobilisèrent. Une voix rauque se fit entendre :

— Nom de Dieu, c'est lui !

L'Exécuteur les reçut d'une giclée latérale et les trois s'affaissèrent dans une immense flaque de sang.

Un autre type arriva au pas de course, il avait dû sortir par la grande porte. Il essaya de s'arrêter brusquement, ses semelles glissèrent sur le gravier, il voulut repartir en arrière, mais s'accroupit en dégainant un revolver au canon court.

Bolan ne daigna même pas esquiver, il leva le PM et lui expédia une brève rafale qui souleva le type et le rejeta sur le dos.

L'Exécuteur poursuivit son chemin et, enjambant le corps ensanglanté, se trouva face à deux hommes qui venaient de contourner l'angle de la bâtisse. Il leur envoya une nuée de balles en forme de croix qui les étendit dans le sentier. Un troisième qui les avait suivi rebroussa chemin et rentra dans la baraque en flammes, préférant sans doute le feu de la maison à celle, plus meurtrière, de Bolan.

Une nouvelle sonorité vint s'ajouter à la cacophonie du chaos, une sirène de police se fit entendre, des véhicules arrivaient de Fisherman's Wharf.

Bolan se retint de ne pas suivre le mafioso en fuite, fit demi-tour et retraversa le parking. Il s'y arrêta juste le temps de presser dans la main inerte d'un cadavre une médaille de tireur d'élite, puis il repartit de nouveau.

Il y eût dans la pagode une seconde explosion. Une partie de la toiture s'effondra et les flammes s'élevèrent de plus belle.

Des sirènes hurlaient de toutes parts. Bolan admirait la rapidité des réactions de la police, il pressa d'autant plus le pas, sachant qu'à chaque seconde il risquait de plus en plus d'y rester.

Plusieurs voitures s'étaient arrêtées devant le *China Gardens* et des petits groupes de badauds observaient avec curiosité l'incendie spectaculaire.

L'un des automobilistes aperçut l'homme en combinaison noire et poussa un cri. Bolan fit volte-face et s'éloigna.

Une voiture de patrouille fonça dans la rue et freina pile et le rugissements des camions des pompiers ajoutèrent quelques décibels à la nuit.

Bolan avait trop perdu de temps.

L'ennemi s'était regroupé devant la bâtisse rougeoyante et avait improvisé une conférence hâtive. Bientôt il aurait organisé la chasse et passerait à l'action.

Les sirènes n'en finissaient plus de hurler. Bolan savait à quoi s'attendre s'il traînait encore dans les environs; tout le quartier serait quadrillé par les agents de police et l'Exécuteur se retrouverait coincé entre les forces de la justice, celles des pompiers avec leur matériel, ainsi que celles de la Mafia qui ne laisseraient pas une pierre en place avant d'avoir retrouvé leur adversaire le plus haïssable.

Eh merde ! Il fallait s'y attendre en passant à l'attaque à l'aveuglette.

Mais c'était la petite chinoise qui avait tout chamboulé. Sans elle, il s'en serait sorti depuis longtemps, il se serait éloigné avant même la première réaction.

Bolan se tenait immobile, les sens en éveil, cherchant une impossible issue de secours.

C'est à cet instant qu'elle réapparut, sortant du roir comme la première fois qu'il l'avait vu, fonçant sur lui, tenant à la main un petit automatique qui semblait énorme dans sa minuscule poigne.

Il lui laissa le temps de contempler un instant le canon béant du PM, puis lui lança :

— Toi, tu n'es pas l'ennemi.

— Je suis pire, rétorqua-t-elle d'une voix où l'on pouvait percevoir un commencement de sourire. Je pourrais être une amie.

Il haussa les épaules.

— Je te donne deux secondes pour te décider.

— Non, c'est toi qui te décideras. Veux-tu me suivre ?

Bolan n'hésita qu'un instant, il renifla brièvement l'atmosphère. Tous les ingrédients s'y trouvaient : l'encerclement, la défaite, la mort, la fin de sa guerre contre la Mafia.

Elle lui offrait une solution. Il n'accepterait que s'il restait libre de poursuivre son combat.

— Pourquoi pas ? fit-il. Allons-y.

Elle fit volte-face et le mena à travers le jardin synthétique, marchant dans l'ombre, décrivant un grand cercle pour rejoindre le côté opposé du parc.

Bolan ne la perdit jamais de vue, le PM aux aguets, les nerfs à vif.

Il n'y avait qu'une certitude, la petite chinoise était un élément variable, un impondérable, mais elle valait en tous cas mieux que tous les autres que Bolan aurait pu rencontrer dans la nuit.

Il la suivrait, oui, bien sûr, peut-être jusqu'à sa tombe.

CHAPITRE II

Il y avait la moitié du contingent des pompiers de San Francisco éparpillée autour du *China Gardens*. Des tuyaux. jonchaient le sol et des pompiers allaient et venaient, pressés, anxieux, certains vêtus de combinaisons en asbestos, d'autres munis de masques à oxygène.

La chaleur dégagée par le feu était insupportable. C'était une chance que la bâtisse soit un peu isolée du reste du quartier, sinon une bonne part du North Beach District serait partie en fumée.

Détective Sergent Bill Phillips de la Brushfire Squad faisait les cent pas devant le poste de commandement de la brigade Life Emergency. Il essayait de reconstituer les événements dans son esprit, et s'impatientait d'aller sur les lieux.

Pourtant les gens de Life Emergency avaient trouvé peu de victimes à secourir. Il y avait eu six morts par voie de balles, quatre autres trouvèrent la mort dans la déflagration et Dieu seul savait combien d'autres avaient laissé leur peau dans la fournaise du night-club. Si jamais ils parvenaient à éteindre le feu, ils pourraient essayer de dénombrer les victimes.

Une voiture de patrouille vint s'immobiliser dans la zone du désastre. Le gros homme en bleu qui en descendit venait du Harbor District dont il assumait la direction. C'était Barney Gibson, un vieux flic qui en avait vu d'autres au cours d'une carrière inégale.

Le capitaine Gibson n'aimait pas les Noirs – et le sergent Phillips qui arborait une peau anthracite le sentit, grâce à une espèce de radar instinctif – néanmoins il rejoignit immédiatement le capitaine et le salua mollement. Le capitaine ne daigna pas s'en apercevoir.

Côte à côte ils contemplèrent un moment l'incendie, puis le sergent dit au capitaine :

— Vous avez des dégâts sur les bras, capitaine.

— Et vous trouvez que ça regarde la Brushfire ? s'enquit désagréablement Gibson.

Le sergent hocha la tête et se gratta le cou.

— Sais pas, fit-il. Pour l'instant ce n'est qu'un merdier de plus. Je me trouvais dans le quartier lorsque j'ai entendu l'appel… alors je

suis passé jeter un coup d'œil. Ça pourrait être, en effet, un feu de broussailles, donc un travail pour mon groupe. Qu'en pensez-vous ?

Gibson haussa ses épaules massives.

— C'est… plutôt c'était une boîte qui appartenait à la Mafia.

— Sans doute. C'est pour ça qu'il fait si chaud. Les pompiers jurent que l'aile gauche abritait un véritable entrepôt d'alcool. Je parie que c'était de la contrebande.

— Combien de morts par balles ? demanda Gibson en ignorant le reste.

— Six, soupira Phillips.

Le capitaine émit un sifflement.

— Tant que ça ?

— Les secouristes ont dit que quatre autres sont morts dans l'explosion. Ils croient qu'il s'agit d'une bombe.

— Logique, fit Gibson en s'essuyant le nez sur sa manche. Y'a du brouillard ce soir.

— Y'en a tous les soirs, remarqua Phillips.

— Qui commande ?

— Le lieutenant Warnicke. Il se trouve à l'intérieur. Il examine les victimes.

Le capitaine Gibson poussa un grognement puis se dirigea vers le PC des secouristes. Phillips hésita un instant, mais finit par suivre le vieux flic jusqu'à la caravane des médecins.

Warnicke se trouvait au bout du véhicule, il parlait à deux infirmiers en buvant un café. C'était un homme gracieux à la silhouette mince qui avait les tempes grisonnantes et les traits doux.

Le lieutenant leva les yeux et fit une grimace en voyant arriver les deux policiers.

— Tu ne dors donc jamais, Barney ? fit-il pour accueillir Gibson.

— Seulement quand je le peux, grinça Gibson en se versant d'office une tasse de café.

Warnicke et Phillips échangèrent un sourire aigre-doux.

— Allez, donne, ordonna le directeur du Harbor District. Tous les détails.

Warnicke fixa sa tasse d'un regard absent puis répondit lentement.

— Joe Fasco, Johnny Liano, Pete Trazini… tous morts. Il y en a encore sept. Des hommes de main…

— J'ai parlé à Fasco la semaine dernière, interrompit le capitaine. Je lui ai dit que je ne pouvais plus tolérer ses manigances. Je lui ai dit de faire place nette.

Les deux autres échangèrent un regard.

— La place est nette maintenant en tous cas, observa Warnicke.

— Le meilleur moyen de se débarrasser du milieu, déclara Gibson, c'est de le laisser se dépatouiller tout seul. Je me tue à le répéter. Faut laisser ces gars-là se débrouiller tous seuls, ils sont leurs pires ennemis.

Un des médecins sourit puis lança :

— Je viens de lire un article qui disait la même chose. Une étude effectuée sur les gangsters affirme que la plupart d'entre eux meurent aux mains de leurs semblables.

— Plus maintenant, annonça Warnicke.

Il prit dans sa poche un bout de tissu replié, le défit et le posa sur la table.

Gibson se pencha en avant pour l'examiner et il vit un objet métallique.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une médaille de tireur d'élite, fit Warnicke.

— La merde… marmonna le capitaine.

— Cette médaille se trouvait dans la main de Greasy Waters, l'un des morts.

Bill Phillips ne put retenir une exclamation involontaire.

— Mack Bolan !

— Vous allez me dire que ce con-là est chez nous maintenant ? gronda furieusement le capitaine Gibson.

— Tout porte à le croire, soupira Warnicke.

Le sergent Phillips fit volte-face et sortit en toute hâte de la caravane puis se dirigea jusqu'à sa voiture de patrouille.

Mack Bolan était descendu à San Francisco ! Le jeune flic de Brushfire comprit tout instantanément.

La Brushfire Squad, qui par ailleurs était rattachée aux forces de police de la ville, avait pour mission de combattre la violence organisée et elle se devait de protéger tout édifice civil. Jusqu'à

présent on l'avait limité à la protection des postes de police, à quelques enquêtes d'incendie ou à des menaces de bombes.

Mack Bolan était sans aucun doute une menace dont la Brushfire Squad se régalerait…

Phillips se pencha à l'intérieur de son véhicule et saisit le micro pour faire un rapport au poste de commandement de sa brigade.

— Ici Bravo Trois, annonça-t-il. Alerte Brushfire possible. Je rentre pour conférence.

Il raccrocha le micro, démarra sa voiture puis se lança lentement à travers la zone sinistrée.

— Feu de broussailles, mon cul, marmonna-t-il, c'est la troisième guerre mondiale !

A l'âge de soixante-douze ans, le capo Roman DeMarco n'était plus assez frais pour se réjouir d'un feu d'artifice si matinal et les traits assombris de son visage, habituellement aimable, témoignaient de son état maussade. Il avait horreur qu'on le tire du lit.

Les trois étages de la grande villa, au sommet de Russian Hill, brillaient de tout leur éclat et la demeure du vieux capo se remplissait d'hommes coléreux aux voix furieuses.

Le bras droit du capo, Franco Laurentis, était venu parmi les premiers. Il était arrivé accompagné par ses tueurs et ses hommes de main, une bande d'assassins muets qui avaient mis au point un système de communication personnelle par lequel ils ne se lançaient qu'un regard pour se comprendre.

Les sous-chefs, Vincenzo Ciprio et Thomas Vericci, étaient venus aussi. Ils dirigeaient l'East Bay et la Péninsule de San Francisco et ils étaient arrivés accompagnés de leurs lieutenants et de leurs nombreux gardes personnels.

Un contingent de gardes armés patrouillait à pied les rues du quartier. D'autres tueurs parcouraient ces mêmes rues à bord de véhicules spéciaux et d'autres encore avaient pris place aux approches de la maison.

La Cosa Nostra de la Californie du nord n'allait pas se risquer bêtement alors que ce fou furieux en noir se baladait dans les environs, muni de bombes et de grenades.

Le capo, vêtu pour la nuit de pyjama en soie et d'une robe de chambre rouge à broderies dorées, se trouvait dans sa bibliothèque où il donnait son avis sur le sérieux de la situation.

— Donc ce garçon est venu chez nous pour se faire encore un peu de publicité, conclut-il. Je crois que tout le monde a compris que nous sommes embarqués sur un terrain glissant et périlleux. A moins de pouvoir prendre ce garçon, de lui arracher la tête et de la flanquer dans la baie.

Thomas Vericci, le seigneur de la péninsule, toussa discrètement puis demanda :

— Pouvons-nous être certains qu'il s'agit bien de ce type-là, monsieur DeMarco ? Si par exemple il ne s'agissait que de quelqu'un qui aimerait que nous croyions que ce soit lui ? Pour nous faire baisser notre garde, n'est-ce pas ?

— De toute façon, répondit patiemment DeMarco, cela nous vaudra des ennuis.

Un petit homme brun qui s'était tenu à l'ombre du capo éleva la voix.

— Je vous demande pardon…

— Vas-y, Matty, dit le capo.

— A mon avis il n'y a pas de doute. Je l'ai vu. Je l'ai vu de mes propres yeux. C'était bien Mack Bolan. Il était habillé de cette pute de… pardon, de cette fichue combinaison noire et il ressemblait à un bourreau. Et il se déplaçait comme une pute de… pardon, Don DeMarco, comme un chat ou une panthère. C'était lui ! Je me trouvais aussi près de lui que je le suis de vous, monsieur Vericci, et j'ai pu voir son pute de regard ! Pardon. Ses yeux. Comme des glaçons. Moi, je suis là par la grâce divine.

Laurentis s'éclaircit bruyamment la voix et déclara d'une voix froide :

— Tu veux dire que tu es là parce que tu lui as tourné le dos et que t'as cavalé comme un cave, Matty. Voilà ce que tu voulais dire.

— Oui, Monsieur, c'est bien ce que j'ai fait et je n'en ressens pas la moindre honte. Il tenait cette pute de… ce PM et il descendait tout ce qui passait devant lui. Moi, je suis rentré pour appeler à l'aide. Il avait déjà fait sauter la baraque et je n'étais pas prêt à me mesurer à…

— Ta gueule, Matty ! grinça Laurentis.

— Oui, Monsieur, bien sûr, je ne voulais que…

— Franco a raison, Matty, annonça calmement le capo. Tu ne devrais pas raconter tout cela, je veux dire, raconter combien Bolan est dangereux. Nos hommes sont déjà assez tendus comme cela. Fais attention à ce que tu dis. Tu t'en souviendras ?

— Oui, monsieur. Je suis désolé.

— Ce Bolan n'est qu'une petite frappe ! déclara Laurentis. On lui a fait une réputation de terreur avec des phrases de ce genre ! Je ne veux plus en entendre !

— Bien, Monsieur, fit Matty d'une voix docile.

Le capo éleva tranquillement la voix :

— Je suis heureux d'apprendre que tu demeures calme, Franco. Que ce Bolan ne te fait pas peur.

— Je n'ai absolument pas peur, Don DeMarco.

— Tant mieux, car il sera ton affaire.

Laurentis parcourut l'assemblée d'un œil supérieur.

— Cela me paraît normal, répondit-il.

— Tant mieux, soupira DeMarco, nous voici d'accord. Tommy… Vince… vous arrêtez tout. Tout. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Il ne faut pas donner à cet individu un seul indice de nos activités.

Vericci contempla le charbon de son havane.

— Même mon opération de Montgomery Street ?

Le capo acquiesça.

— Même celle-là. Tu arrêtes tout.

— Mais je suis en train de monter un coup, Monsieur. Je suis sur le point de conclure.

— Laisse tomber pour l'instant.

— Mais nous ne pouvons pas tout arrêter, déclara le chef de la East Bay d'une voix malheureuse. Mon trafic par exemple. Si nous arrêtons de fournir la horse nous allons nous retrouver avec une bande de fous sur les bras. Le reste d'accord, mais pas la horse. Y'a des habitués qui en prennent déjà pour cent dollars par jour.

Le lieutenant de Ciprio à Berkeley soutint rapidement le raisonnement de son patron.

— C'est exact, fit-il. Y'a des gars qui se piquent quatre ou cinq fois par jour. Il pourrait se passer n'importe quoi si nous les privons de

tout sans préavis. Si nous arrêtons la horse, la ville risque de nous péter à la gueule.

DeMarco tapota le dessus de la table, puis il s'adressa à Ciprio :

— Quel stock fournis-tu à tes revendeurs ?

— Ce que nous avions décidé, répondit le sous-chef. Une réserve de trois jours au maximum. Un tiers de ces hommes doivent être fournis aujourd'hui.

— Eh bien ! je m'en moque, fit le capo. Vous arrêtez tout, j'ai pris ma décision.

— Bon, très bien, marmonna sourdement Ciprio.

— Franco, voilà encore un travail pour toi. Assure-toi que personne ne me désobéisse, assure-toi que tout s'arrête.

— Tout s'arrêtera, affirma le bras droit du capo.

Ciprio et Vericci contemplèrent leurs ongles d'un air distrait, le visage sans expression.

— Et prends ce Bolan. Apporte-moi sa tête.

— Emballée pour offrir.

— Je me fiche pas mal de l'emballage, mais je tiens à voir sa tête. Je veux la balancer personnellement dans la baie. Tu me comprends ? Je veux le faire personnellement.

— Vous l'aurez, je vous le promets.

— Bien.

Le vieillard se leva.

— Quand allons-nous veiller Joe et nos amis défunts ? demanda Vericci.

— Laisse tomber pour l'instant, fit le capo d'une voix triste. Nous le leur revaudrons plus tard.

Le capo quitta la pièce suivi par le petit Matty.

Les autres restèrent autour de la table de conférence, les yeux baissés, les pensées moroses.

Thomas Vericci poussa enfin un soupir et déclara :

— Ce fumier nous atteint là où ça nous fait mal. Faudra jouer aux morts combien de temps ? J'suis sur le point de conclure une affaire d'importation qui me rapportera deux millions de dollars… et j'vais la rater si je ne m'en occupe pas.

— Le vieux panique, dit Ciprio. Il…

— Il suit les ordres reçus, annonça pesamment Laurentis. La *Commissione* a lancé le mot d'ordre, il faut tout boucler. Alors si ça vous débecte prenez le téléphone et appelez qui vous savez.

— Ils sont au courant ? demanda rapidement Ciprio. Je veux dire, savent-ils que Bolan nous a attaqué cette nuit ?

— Evidemment qu'ils sont au courant, lui dit Laurentis. C'est la première chose qu'a faite le vieux… Le leur dire.

— Ce qui veut dire qu'on va se retrouver cernés par les Taliferi, lança d'une voix morne un lieutenant.

Il parlait de la gestapo de la Mafia.

— C'est possible, avoua Laurentis. Si nous ne parvenons pas à prendre Bolan dans les plus brefs délais.

— Comment ça, *nous ?* demanda Vericci. *Toi,* tu veux dire. Tu trouvais ça normal.

Ciprio se mit à rire, imité par plusieurs lieutenants. Laurentis leur adressa froidement la parole :

— Vous êtes vraiment des cons. Des cons finis.

— Moi non plus je ne vois pas de quoi se marrer, remarqua Vericci. Nous avons tous de quoi nous préoccuper, n'est-ce pas, Franco ?

— Trop exact, gronda le bras droit du capo. J'ai fait mon numéro pour le vieux… le coup de la vantardise… on tiendra le coup et tout. Mais nous nous trouvons dans une merde indescriptible et il est temps qu'on regarde la réalité. Plus personne ne rigole des coups que fait Bolan.

Vericci agitait savamment la tête.

— J'ai vu ce qu'il a fait à Palm Springs, dit-il doucement.

— Exactement. On dit qu'il est passé par là comme un ouragan et lorsqu'il en est reparti personne ne comprenait ce qui leur était arrivé. Je parle de ceux qui étaient encore en vie. Eh bien ! Ce salaud se trouve à Frisco maintenant. Vous avez entendu Matty. Vous savez bien qu'il a raison. Ce type est rosse… et salement. Alors il faut se tenir les coudes, c'est tout.

— Moi, je ne vois pas comment un seul mec peut faire tout ça, lança un lieutenant.

— Va te renseigner à New York, grinça Laurentis, ou à Chicago, ou à Vegas. Va crier tes incertitudes à Los Angeles et à Palm Springs.

Moi, je vous dis qu'on est dans la merde, jusqu'au cou.

— Alors que nous veux-tu, Franco ? demanda Vericci. Tu veux qu'on te donne tous nos pouvoirs ?

— C'est cela.

Les sous-chefs se lancèrent un regard hâtif et semblèrent se comprendre.

Cirprio poussa un soupir.

— Eh bien ! Puisque tout doit s'arrêter… alors… pourquoi pas ? Plus vite tu descendras ce type, mieux ce sera pour les affaires. O.K. Je te cède tous mes pouvoirs, Franco.

— Moi aussi, annonça doucement Vericci.

— Seulement… ajouta Ciprio.

— Seulement quoi ?

— Seulement pendant vingt-quatre heures. C'est tout.

— Ce n'est pas assez ! vociféra le bras droit du capo.

— C'est tout ce qu'on t'accorde, insista Ciprio. C'est le temps dont nous disposons. Ensuite tout s'effondrera. Et ces Noirs à Fillmore, Tommy ? Ça va leur prendre combien de temps pour se rendre compte qu'ils sont libres ? Et les chinetoques sur Grant ? T'as envie de leur laisser deux ou trois jours pour remonter les réseaux tong ?

— Ça je n'en sais rien, fit Vericci.

— Eh bien ! Moi, j'en sais quelque chose. Car j'ai le même problème à Richmond et aussi à Oakland avec ces militants d'extrême-gauche. On ne peut pas se permettre de tout arrêter pendant plus de vingt-quatre heures. Moi, j'ai trop bossé pour faire de mon territoire ce qu'il est, pour le perdre maintenant à cause d'un trou du cul de soldat qui croit…

— Mais t'es con ! hurla Laurentis. Tu ne comprends donc rien ? Ce gars n'en veut pas à ton territoire, minable ! Il en veut à ton sang ! Il va faire couler ton sang ! Tu ne peux pas me limiter à vingt-Quatre heures pour un coup pareil !

Vericci s'intercala pour ramener la paix.

— Franco a raison, Vinnie. On ne peut pas lui lier les mains avec des conditions draconiennes. Que veux-tu, Franco ? Dis-nous.

— Je veux chaque soldat, chaque tueur à gages, chaque courrier… je veux les *bookies,* les maquereaux et les putes, les truands et les gorilles. Je veux tous vos hommes des syndicats… les barmen, les

garçons, les chauffeurs de taxi, tout le monde. Je veux même les cireurs de pompes, les strip-teaseuses, les musiciens, tous ceux que nous touchons de près ou de loin. Je veux faire descendre dans la rue une véritable armée, je veux qu'elle envahisse les bars, les hôtels, les motels, n'importe où où ce mec pourrait se ramener. Et je ne veux pas entendre d'excuses. Il n'y aura pas de rhumes, de nausées, de cors aux pieds. Je veux qu'on soit vigilant… je veux que cette ville devienne mes yeux, mes oreilles et mon nez. Je veux qu'elle le soit vingt-quatre heures à la ronde et qu'on me fasse des rapports à tout instant.

— Eh ben ! soupira Ciprio.

— Ce n'est que comme ça qu'on l'emportera, insista Laurentis. J'ai bien étudié la technique de ce type. Je sais comment le prendre, mais j'ai besoin d'hommes, c'est la condition *sine qua non*.

— Je me demande si Roman a téléphoné à M. King ? fit Vericci.

— Je pense que c'est la première chose qu'il a dû faire, répondit Laurentis.

— Il pourrait peut-être nous donner un coup de main.

— C'est une possibilité. Mais nous ne pouvons pas y compter. Il faut se mettre dans la tête que c'est un problème que nous devons résoudre seuls.

— O.K., vas-y, lui dit Vericci. Nous ferons passer le mot d'ordre. Toujours le même système téléphonique ?

Laurentis acquiesça.

— Toujours.

— Bien. On va ficeler cette ville comme jamais auparavant. On le trouvera, Franco. Après ce sera à toi et à tes hommes de vous en charger.

— Pourvu que cet instant arrive vite, gronda Laurentis.

Il se leva puis se dirigea vers la porte.

Comme si un sixième sens les avait avertis, deux tueurs en costume de soie ouvrirent la porte de la bibliothèque pour laisser passer le bras droit du capo. Ils lui emboîtèrent le pas alors que d'autres le précédaient à travers le hall. Le cortège de SS de la baie effectua sa sortie sans une parole.

La guerre de San Francisco devenait officielle.

Cependant, dans la bibliothèque, inquiet et nerveux, Vincenzo Ciprio s'adressait à Thomas Vericci.

— Ça ne me plaît pas, Tommy. Pas du tout. Nous venons de servir ce fou de Franco avec plus de pouvoir que Don DeMarco lui-même. Ça ne me plaît pas du tout.

— Calme-toi, fit Vericci tranquillement. Tu crois que je n'y ai pas pensé ? Ecoute, ce fou contrôle de plus en plus le vieux depuis quelques mois. Moi, je m'inquiète bien plus que ça. Ecoute-moi. Nous venons de servir Franco avec une hache de bourreau. Peut-être se coupera-t-il, non ?

Ciprio y réfléchit un moment puis il sourit, se leva et partit avec ses hommes.

Un second front venait de s'ouvrir à San Francisco.

CHAPITRE III

Elle l'avait mené à travers un labyrinthe de ruelles et d'allées, choisissant sans hésiter un chemin qui les avait éloignés des environs du club tout en les conduisant au cœur de Chinatown.

Bolan l'avait suivi discrètement sans jamais la perdre de vue, traversant de temps en temps une ruelle pour tromper un éventuel témoin.

Ils croisèrent Grant Avenue, puis se perdirent dans le magma des petits sentiers du quartier chinois pour finalement emprunter une rue étroite bordée de boutiques avec des appartements aux niveaux supérieurs.

C'était aussi le quartier où se promenaient les touristes, il y avait une multitude d'échoppes, de bars, de restaurants qui attiraient les blancs en quête de sensations, ainsi que des salons de *fan-tan,* des magasins et des cafés pour les résidents du quartier.

La fille s'arrêta entre deux restaurants identiques, lança un coup d'œil dans son dos, puis s'engouffra dans un couloir obscur.

Bolan dépassa la porte par laquelle elle avait disparu, longea la rue jusqu'au croisement, puis il traversa et revint sur ses pas, surveillant les alentours d'un œil méfiant, cherchant du regard un poursuivant.

Elle l'attendait dans un petit hall sans lumière, un minuscule passage à peine plus large que la porte qui donnait sur la ruelle. Il vit briller ses yeux, puis la vit s'enfoncer dans le noir, suivant un chemin qui la mena jusqu'à l'escalier. Il y avait une odeur d'encens orientai qui baignait l'air tiède de l'immeuble. Elle longea ensuite le couloir au premier.

Elle s'arrêta devant une porte au bout du couloir et s'affaira avec une clé tandis que Bolan longea le couloir, écoutant les bruits de présence et comptant le nombre d'appartements.

Elle venait d'entrouvrir la porte et l'attendait dans le contre-jour de son entrée. Mais il la dépassa et monta jusqu'au dernier étage. Elle l'attendait toujours lorsqu'il la rejoignit après avoir fait sa reconnaissance.

— Es-tu toujours aussi méfiant ? demanda-t-elle d'une voix tranquille.

— Je m'efforce de l'être. Sais-tu pourquoi ?

Elle agita brièvement la tête.

— Oui, je sais qui tu es. Je m'appelle Mary Ching. Nous sommes des alliés, tu peux me croire. M'attendras-tu pendant que j'irais chercher des amis qui voudront te parler ?

Il dévisagea froidement son joli visage.

— Pourquoi le devrais-je ?

— Tu seras en sécurité ici, lui répondit-elle d'une voix tout aussi indifférente. Et tu trouveras sans doute mes amis intéressants. Ne serait-ce que pour te renseigner.

— J'attendrais combien de temps ?

— Une heure seulement.

— C'est trop longtemps, lui dit-il.

Elle lui montra le petit automatique, puis lui lança d'une voix méprisante :

— J'aurais pu t'assassiner une douzaine de fois si j'avais eu des intentions hostiles. Fais-moi confiance l'espace d'une heure.

Il lui sourit subitement.

— D'accord. Mais ne vas pas crier mon nom sur les toits. Ça attire les foules.

— Je le sais, fit-elle en ouvrant la porte.

Elle lui lança également un sourire.

— Bienvenue dans mon humble chez-moi. A bientôt.

— Ouais, gronda Bolan.

Elle se lança silencieusement dans le couloir et disparut dans l'escalier.

Bolan referma la porte, puis s'y adossa pour observer l'humble décor de la petite chinoise. Ce fut une agréable surprise.

Tout de rouge et de noir, des lumières tamisées, de la soie, du satin, de belles tapisseries, de petites statuettes, le tout harmonieusement disposé; un habitat discret et plein de dignité.

Il n'y avait qu'une seule pièce, mais elle était spacieuse et il y avait de quoi bouger malgré les meubles et la petite kitchenette. Il y avait une mini salle de bains derrière un paravent de soie.

Bolan marcha jusqu'au centre de la pièce et posa son PM sur la table, puis il reçut un choc.

Il y avait deux canapés contre le mur du fond et il y avait deux filles endormies qui les occupaient. Toutes deux étaient blanches, très blondes et, de toute évidence, jeunes. Elles étaient enfouies sous des couvertures.

Bolan aurait préféré se trouver en face d'une équipe de mafiosi en goguette.

Il n'avait hésité qu'une fraction de seconde et se tournait déjà pour repartir lorsqu'une tête blonde échevelée se dressa et qu'une paire d'yeux bleus le dévisagèrent.

— Incroyable, annonça une voix chaleureuse encore voilée par le sommeil.

— Détends-toi, fit-il d'une voix rassurante. J'ai dû me tromper de porte, je repartais.

Elle était tout à fait éveillée maintenant et d'humeur taquine.

— Pars et je me mets à crier.

— Je croyais que j'étais chez Mary Ching, expliqua Bolan.

— Tu y es. Mais pourquoi cet accoutrement ? C'est incroyable.

— Mary ne m'a pas dit qu'elle avait des invitées. Je l'attendrai dehors.

— Ne sois pas vieux jeu, lança la fille en rejetant sa couverture pour se lever.

Elle ne portait rien et sa peau brillait doucement dans la pénombre.

Pourtant elle ne lui portait pas plus d'intérêt qu'à une statue.

— Nous ne sommes pas des invitées permanentes, lui dit-elle. Nous passions seulement la nuit. Alors ne pars pas à cause de nous.

Elle frissonna, puis s'enveloppa dans la couverture.

— Veux-tu te rendre utile ? Fais un peu de thé.

— C'est plutôt un boulot pour toi, je pense, dit Bolan.

— Tu parles !

Elle se pencha par-dessus l'autre fille et lui asséna une claque sur les fesses.

L'autre poussa un gémissement douillet et se réfugia davantage sous sa couverture.

Elle se leva péniblement et partit vers la salle de bains, la couverture enroulée autour de la taille, traînant par terre. Elle ne prit pas la peine de tirer le paravent et s'installa sur les toilettes en fixant Bolan. Elle fit un pipi bruyant.

Il se détourna, décide après tout à faire du thé. Il posa une casserole d'eau sur le feu et fouilla les placards à la recherche du thé, mais n'y pût trouver que du Nescafé.

— Il n'y a que du café, cria-t-il à la blonde.

Elle était penché sur le lavabo et se débarbouillait à l'eau froide en poussant des petits cris.

— Du café organique ? s'écria-t-elle.

— Et comment diable le saurais-je, marmonna Bolan.

Elle revint dans la pièce sans sa couverture. Munie d'une minuscule serviette à main, elle essuyait son visage.

Bolan la dévisagea à plaisir, car, Dieu sait, elle était plaisante à observer. Elle avait ce genre de corps coulant aux formes lisses, à la peau soyeuse qu'un homme associe à ses fantasmes les plus fous, des seins lourds et fermes aux bouts roses, un ventre doux, des hanches rondes, des fesses galbées et des cuisses qui n'en finissaient plus.

— Si ce n'est pas organique, je n'y toucherais pas, dit-elle.

Bolan se détourna de nouveau et tripota le fourneau. Il n'y connaissait rien en café, mais quant à son organisme personnel… bientôt il n'en répondrait plus.

— Ce monde pourri a besoin d'honnêteté, annonça la fille. Plus de produits chimiques, plus d'additifs. De bons produits organiques.

— Oui, sans produits chimiques, fit-il d'une voix rauque.

Lorsqu'il leva de nouveau les yeux la fille avait laissé tombé la serviette et s'était remise au lit avec la couverture.

Elle était allongée sur le flanc, sa tête blonde posée sur la paume de sa main. La couverture chevauchait cavalièrement ses hanches. Inefficace, mais plaisant à voir. Honnête.

— C'est du Nescafé. Tu en veux ou pas ?

— Et si tu me sautais d'abord ? suggéra-telle.

— Comment ?

— Si tu me baisais. Tu ne connais pas ?

Bolan se versa une tasse de café bouillant, puis gronda :

— Merci. Pas maintenant.

Elle haussa les épaules.

— T'es vieux jeu.

— Non, prudent.

Elle poussa un petit rire.

— Tu te foutais de moi, hein ? gronda-t-il.

— Mais pas du tout. Ça ne me gênerait pas du tout si tu en avais vraiment envie. Pourquoi pas. La vie est faite de relations personnelles, non ?

— Enfin… si on veut.

— Après tout, si toi, tu as envie de te rouler sur moi en poussant des grognements, si ça te fait plaisir, alors pourquoi pas ?

— L'honnêteté organique ? demanda-t-il.

— Exactement. Pourquoi perdre son envie parce qu'on voit la réalité ? Toi, tu as débandé dès que j'ai été honnête. Tu sais, les filles font pipi aussi. C'est naturel, nous le faisons toutes, alors pourquoi le faire derrière une porte ?

— C'est sans doute une question d'habitude, fit-il.

— Mais ça t'a fait débander, avoue.

Il ne pût s'empêcher de sourire.

— Peut-être.

— Anti-féministe, lança-t-elle d'une voix faussement sarcastique.

Bolan lui prépara une tasse de café et la lui tendit. Elle le gratifia d'un regard reconnaissant.

— Pourquoi toutes ces armes ?

— Je suis un assassin, annonça-t-il.

Elle poussa un cri de joie.

— Eh bien voilà ! Tu donnes dans l'honnêteté maintenant. Tu ne libères pas les esclaves de la civilisation, tu n'es pas flic au service de la justice, toi, tu butes les gens tout bonnement. Ça c'est honnête au moins. Ça sort des tripes. Tu me plais.

Il lui fit un sourire caustique.

— C'est un boulot régulier quoi. Et puis on se marre.

Elle écarquilla subitement les yeux et elle lui dit d'une voix pleine d'étonnement :

— Incroyable ! Je viens de comprendre… c'est toi cet exécuteur… Tu es…

— J'ai dit à Mary Ching que j'attendrais une heure. Lorsque cette heure se sera écoulée, je m'en irai. Alors jusque-là, fichons-nous la paix. Je ne te ferai aucun mal, alors…

— Incroyable ! Je me trouvais dans le désert l'année dernière quand tu… j'ai vu ta photo à la télé et partout. Moi, je me trouvais dans cette commune près de Twenty Nine Palms, tu la connais ?

Il secoua la tête.

— Non. Je…

La jeune fille venait de se mettre en travers de son canapé pour atteindre la fille endormie et elle tirait sur la couverture de celle-ci.

— Hé, Panda ! Réveille-toi !

Elle réussit enfin à dénuder son amie qui, d'ailleurs, n'était pas moins bien faite et tira la couverture.

L'autre se recroquevilla pudiquement, à première vue, et se roula en boule pour se protéger du froid.

— Non, gémit-elle, non, ce n'est pas gentil, Cynthia. T'es pas sympa…

Bolan ramassa la couverture et recouvrit la fille en disant à l'autre :

— Laisse-la dormir.

— Elle s'appelle Panda Bare, expliqua Cynthia. Nous sommes comédiennes. Tu me croiras ou non, mais je suis une star.

— Félicitations, dit Bolan.

— Tu ne me crois pas. Tu n'as jamais vu *Songe Porno d'une Nuit d'Eté ?*

Il secoua la tête en souriant.

— Ni *La Chatte Chatouillée,* ni *A Trois dans un Lit ?*

— Je ne pense pas, non.

— Ce sont des films porno. Tu n'en as jamais vu ?

— Je ne crois pas.

— J'étais la vedette *d'A Trois dans un Lit* avec Panda. C'est une gouse.

— Tiens, fit Bolan.

— Mais pas moi. Dis ! T'es venu pour me parler ? A moi ?

— Non, pourquoi ?

— Je travaille pour la Mafia ? C'est ça que tu insinues ?

— Je n'ai jamais prétendu cela, fit Bolan en souriant.

— Ce n'était pas la peine. Je m'en doutais depuis longtemps. Ils sont tous italiens. Tous les membres de la boîte sont italiens.

— Ainsi qu'une bonne partie des bons citoyens américains. Un nom ne veut rien dire.

La fille sourit, puis baissa pudiquement les yeux.

— Je t'ai vraiment fait débander complètement, hein ?

— Franchement, oui.

— C'est normal. Après tout, je suis ce genre de fille. N'est-ce pas ?

— J'espère que non.

— Non… enfin, pas au fin fond de moi-même. Là où ça compte. Je crois que j'arrive même à me dégoûter moi-même. Après tout, quand on se fait tringler pendant six ou sept heures de suite sur des draps sales avec des spectateurs qui vous observent… enfin, on se dégoûte assez vite.

— Ça me paraît assez logique, fit Bolan.

— On ne le fait que lorsqu'on a besoin d'argent. Nous… Panda et moi… nous vivons à Sausalito avec un groupe de jeunes. Dans un *house-boat*.

— C'est bien ça.

— Je ne me suis pas fait bien baiser depuis que je fais ce métier pourri. Ça m'a complètement refroidie.

— Un excès d'honnêteté probablement.

— Quoi ?

— Le romantisme est fait de petits mensonges. N'est-ce pas ? Même les animaux font leur cirque avant de passer aux actes.

— Oui, tu as raison. Je le sais.

Bolan toussa pour rompre le silence gêné qui suivit, puis suggéra :

— Il se peut que vous n'aimeriez pas assister à l'entrevue qui va avoir lieu. Mary Ching doit ramener des gens qui veulent me parler. Ça pourrait tourner au vilain.

— Oui… oui, bien sûr, dit la fille. On ferait mieux de se casser.

— Euh… ne dis pas que tu m'as vu, Cynthia, d'accord ?

— Non, non, évidemment.

— Bon, j'vais sortir pour vous laisser vous habiller.

— Oui… Euh, dites… l'Exécuteur… j'vais tourner un film près de Geary Street, dans le studio, de huit heures à dix-sept heures cette semaine. Si tu as du temps à perdre…

— Je ferai de mon mieux, promit-il.

L'autre fille l'observait de sous sa couverture. Elle se redressa subitement en se cachant pudiquement le corps.

— Cynthia, ne te laisse pas embringuer avec cet homme… Tu sais ce qu'il est.

Cynthia observait Bolan d'un œil tendre.

Bolan poussa un soupir.

— Partez toutes les deux. Et si vous tenez à Mary Ching ne dites à personne que je me trouvais ici ou que je la connais. Il y va de sa vie. Vous comprenez ?

Il se leva, puis sortit, passant le PM à son épaule. Arrivé dans le couloir, il patienta en attendant ses éventuels alliés.

Quelques minutes plus tard les filles quittèrent l'appartement et descendirent l'escalier.

Bolan sourit avec tristesse. San Francisco était une ville bien curieuse.

CHAPITRE IV

Ils étaient trois à accompagner la jeune chinoise et Bolan attendit qu'ils soient devant la porte entrouverte avant de bouger.

— Ne bougez plus. Les mains sur la tête.

Il n'y eut aucune réplique.

Il ôta leur armement, puis les fit entrer dans l'appartement un par un. La fille aussi lui tendit son minuscule automatique avec un petit sourire discret.

Deux des hommes rappelèrent à Bolan la guerre de Corée, de mauvais souvenirs.

Les Chinois se différenciaient des autres Asiatiques par leur instinct combatif. Ils avaient une dureté intérieure qui transformait leurs traits et une façon de bouger qui dénotait la férocité de leurs mœurs.

Des guerriers professionnels.

Plusieurs millénaires leur avaient inculqué la bataille, leurs chromosomes en étaient empreints.

Bolan avait appris à les respecter en Corée, il ne l'avait pas oublié.

Quant au troisième homme, il était d'une race à part; il était passé du guerrier au sage. Il était vêtu comme la plupart des San-franciscains d'un costume inter-saison et d'un manteau léger. Il n'aurait pas attiré le regard d'un touriste.

Cependant, ceux qui auraient eu la patience de le dévisager auraient eu l'occasion de contempler des yeux qui avaient tout vu et appris à tout accepter avec une espèce de stoïcisme résigné.

C'était un vieil homme, un vieillard, mais il avait toutes ses facultés. Aussi, il n'y avait aucun doute, il était le chef des deux autres, les guerriers. Ceux-ci devaient lui servir de gardes du corps.

Bolan retira le chargeur de son PM, le rangea dans sa ceinture, puis laissa tomber l'arme auprès des autres. C'était un geste pour démontrer sa bonne foi et ses intentions pacifiques. Toutefois, le Beretta était toujours prêt à bondir et à rugir.

— Je m'appelle Daniel Wo Fan, lui dit le vieillard.

Bolan agita la tête.

— Et moi Mack Bolan.

Le vieil homme ne se perdit pas en préambules. Il se laissa glisser dans un fauteuil, puis dit à Bolan :

— Votre ennemi est le mien.

— Alors vous vivez dangereusement, lui répondit l'Exécuteur.

Wo Fan daigna sourire.

— L'on me dit que vous en réduisez régulièrement leur nombre. Nous vous aiderons autant que nous le pourrons.

— La meilleure façon serait de vous tenir à l'écart, lui dit Bolan. Cela me gêne d'avoir des alliés. Je finis toujours par trébucher dessus.

Cette phrase n'avait rien d'une insulte et fut acceptée comme telle.

— Les forces du mal sont si nombreuses à San Francisco, M. Bolan, qu'un homme seul ne pourrait songer à les réduire sans alliés. Il n'y a pas que la *Cosa Nostra*. Le mal nous entoure, vous et moi, nos enfants et les enfants de nos enfants. Le mal vogue sur les mers et glisse à travers les continents, à l'est comme à l'ouest, au nord comme au sud.

Le vieillard agita lentement la tête, un geste de vieux mandarin.

— Un guerrier sans alliés ne survit pas à sa première journée à San Francisco. Nous n'avons pas besoin de vous, M. Bolan. C'est vous qui avez besoin de nous.

Subitement Bolan comprit qui était Wo Fan. C'était l'équivalent chinois d'un capo… Le grand patron des tongs de San Francisco. Il y avait cependant une différence essentielle et Bolan essayait de s'en souvenir.

Les premières sociétés secrètes chinoises, ou tongs, avaient exercé sur leur milieu autant d'influence que les mafiosi sur le leur. Elles avaient contrôlé, à San Francisco surtout, les loteries, l'opium, la prostitution, l'esclavage, les castes d'assassins et toutes les autres activités illégales de la communauté chinoise.

Aujourd'hui, si les renseignements dont disposait Bolan étaient exacts, les dirigeants de Chinatown s'étaient alignés avec le milieu, avec la Mafia, et la direction des tongs était assumée par des chefs respectables. Ces sociétés secrètes chinoises tournaient leurs efforts

vers le commerce légal et la politique. Un vent de renouveau parcourait la communauté sino-américaine.

Une sonnette d'alarme retentit dans l'esprit de Bolan, une idée que lui avait implantée Carl Lyons, un flic de Los Angeles, à Las Vegas.

— *La Chine communiste,* avait dit Lyons.

— *Comment ?*

— *Ouais. Elle s'est associée à la Mafia. Il parait que les affaires marchent bon train.*

— *Mais en quoi ?*

— *En tout. Cela devient le plus important marché invisible du monde.*

Et voilà Wo Fan qui parlait du mal qui voguait sur les mers et qui glissait à travers les continents.

Un frisson parcourut l'échine de l'Exécuteur. Il dit au vieil homme :

— Je vis au jour le jour. Si je me réveille le matin, c'est déjà une victoire. La pensée de mon avenir extrêmement incertain ne m'inquiète plus. Je vous remercie de votre offre, mais je dois continuer mon combat à ma manière.

Pour Bolan c'était déjà un long monologue.

Wo Fan comprit que le jeune soldat essayait simplement de jouer franc jeu et de lui expliquer sa position. Il lui sourit.

— Comme vous voudrez.

Il sortit. Les gardes du corps reprirent leurs armes et le suivirent sans même jeter un coup d'œil sur Bolan.

Mary Ching les suivit dans le couloir et y passa un bref moment, puis elle revint dans son appartement et claqua la porte.

Elle était furieuse et ne s'en cachait pas.

— Je n'avais aucunement l'intention de le blesser, lui dit Bolan. Dis-lui dès que tu le reverras.

Il avait repris son PM, l'avait rechargé et se dirigeait vers la porte.

— Attends une minute ! s'écria-t-elle.

Bolan se tourna vers la fille avec un regard amusé. Elle n'avait pas hérité de la célèbre réserve asiatique car elle s'exprimait comme toute jeune fille américaine en colère. Elle plaisait à Bolan.

— J’attends déjà depuis trop longtemps, lui dit-il. Euh… tes copines sont parties juste après mon arrivée.

— Quelles copines ?

— Les stars du monde asexué, Cynthia et Panda Bare.

Le visage de Mary Ching s’obscurcit immédiatement.

— Oh ! Je ne savais pas qu’elles se trouvaient là.

— Ah ! non ? En tout cas, elles l’étaient. Dis, tu devrais quitter ton appartement pendant quelques jours. Les petites filles ont parfois des grandes gueules et tu pourrais recevoir des visiteurs tout à fait déplaisants. Je ne plaisante pas, ce sont des types pas commodes du tout.

Elle mordilla sa lèvre.

— Oui, je suis au courant.

Il avait posé la main sur la poignée de la porte.

— Je t’en prie, ne pars pas, dit-elle d’une petite voix.

— Je te remercie de tes efforts, fit Bolan en ouvrant la porte.

Le type qui se trouvait dans le couloir fut aussi surpris que Bolan lui-même. Il avait descendu le couloir sur la pointe des pieds et s’était immobilisé devant la porte de Mary Ching. Il eut une réaction vive en se voyant illuminé soudainement, un regard paniqué et consterné.

Bolan ne l’avait jamais vu, mais il connaissait trop bien son genre, il n’y avait pas d’erreur possible.

Le tueur plongea la main dans la veste, si rapidement que Bolan crut voir un mouvement flou.

Réagissant instinctivement, Bolan saisit le Beretta au lieu du PM.

Aussitôt braqué, le Beretta cracha un premier envoi sur la main du tueur, puis deux autres, le deuxième dans le cœur, un dernier à la tête. Le mafiosi s’écroula lentement dans le couloir.

Bolan enjamba ses restes et courut jusqu’à la cage de l’escalier, cherchant à entendre le bruit des pas d’un second homme. En général ce genre de tueur ne se déplaçait jamais seul.

Mary Ching sortit sur le palier et porta les mains à son visage, fixant le mort d’un œil effaré.

Bolan se précipita sur elle et la repoussa dans l’appartement.

— N’en sors pas ! chuchota-t-il.

Puis il referma doucement la porte et, cheminant dans l'obscurité, descendit l'escalier, traversa le hall du rez-de-chaussée et s'arrêta près de la porte qui donnait sur la rue.

Le second s'était immobilisé en face, il était à peine visible et s'était tranquillement adossé contre la vitrine d'une boutique.

Cela ressemblait à une surveillance normale ou peut-être le guet extérieur d'un tueur qui croyait avoir un travail facile à accomplir.

Bolan se découvrit et s'écria :

— Hé ! Par ici !

L'homme se redressa violemment, cherchant à dégainer son arme. Le Beretta sima une dernière fois et le type s'affaissa instantanément en travers du trottoir.

Le cadavre n'avait même pas eu le temps de se décontracter que Bolan le hissait sur son épaule. Il le porta jusqu'à une allée de service quelques mètres plus loin.

Une grande poubelle se transforma subitement en cercueil. Abandonnant sa victime, l'Exécuteur retourna rapidement chez Mary Ching.

Elle n'avait pas suivi ses instructions, ayant enveloppé le premier cadavre dans une épaisse couverture et l'ayant traîné jusque dans son appartement.

Bolan la découvrit agenouillée près du tueur défunt auquel elle faisait les poches.

Elle avait le regard soucieux lorsqu'elle leva les yeux sur Bolan.

— Je crois le reconnaître, lui dit-elle. C'est assez difficile d'en être certain, étant donné l'état de son visage… mais je crois que c'est… que c'était un des hommes du China Gardens. Il travaillait pour Franco Laurentis.

— Franco le fou, marmonna Bolan.

— C'est cela. Celui-ci s'appelait Ralph le prétendant. Un de ces hommes froids et silencieux qui voient tout et qui ne parlent jamais.

Bolan la fit se lever et la mena jusqu'au canapé. Elle était extrêmement tendue. Il la fit s'asseoir et lui tendit une cigarette allumée. Il la fixa durement un instant, puis lui dit :

— Allez, cartes sur table. Pourquoi Franco le fou s'intéresse-t-il à Mary Ching ?

— Il… il s’intéresserait plutôt à M. Wo Fan, non ? C’est lui qu’on a suivi jusqu’ici.

— Alors c’est étrange qu’on n’ait pas continué de le suivre ailleurs dès son départ. Pourquoi traîner dans le coin ?

— Je n’en sais rien.

— Et si Ralph le prétendant était venu *avec* Wo Fan, en sa compagnie. Il a peut-être été envoyé après le départ de son patron.

— C’est ridicule !

— En es-tu si sûre ?

— Absolument. Et puis…

— Quoi ?

— Rien, dit-elle sur un ton renfrogné. Tu peux partir maintenant.

— Pas encore. Que faisais-tu au *China Gardens* cette nuit ?

— J’y travaille.

— Ah ! oui ?

— Parfaitement.

Elle baissa les yeux.

— En fait… je travaille pour M. Wo Fan. Nous surveillons le *China Gardens*… depuis un certain temps.

— Pourquoi ?

— Ils… eh bien ! tu sais parfaitement ce qui s’y trame.

— Evidemment, mais qu’est-ce que ça peut faire à Wo Fan ?

— Il s’inquiète de beaucoup de choses.

— Par exemple ?

Elle le fixa durement.

— Il s’inquiète, par exemple, du fait extrêmement dangereux que notre gouvernement commence à faire les yeux doux à la Chine communiste.

— Ce n’est pas un très bon exemple, annonça Bolan. Quel rapport avec une boîte de nuit que dirige Joe Fasco ? Hein ?

— Plus de rapports que tu ne le croirais ! fit-elle d’une voix courroucée. La pègre américaine conspire et travaille avec la Chine rouge depuis un bon bout de temps. Ça se passe déjà assez mal par ici, même avec l’embargo sur la marchandise provenant de Chine. Cela se passera comment lorsque les voies marchandes seront ouvertes ?

— Je n’en sais rien, dit Bolan. Dis-le-moi.

— Je n'ai pas le temps de te faire un cours de sciences politiques et d'économie sociale.

Elle jeta un regard sur le mort enroulé dans la couverture.

— Qu'allons-nous faire de celui-ci ?

— Je m'en occuperai, fit Bolan. Quel est le réel problème de Wo Fan ?

— Tous ses problèmes sont réels, rétorqua-t-elle froidement. Pour l'instant il essaye de sauver les entreprises de la communauté chinoise.

— Et ça tourne au vinaigre ?

La fille commençait à se détendre de nouveau. Sa voix redevenait presque chaleureuse.

— C'est le moins qu'on puisse en dire.

— Que faisais-tu au *China Gardens* une heure après la fermeture ? lui demanda Bolan.

— Je cherchais des renseignements.

— Je n'en doute pas. De quel genre ?

Elle lui envoya un regard méchant, puis finit par hausser les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Tout a brûlé.

— Tu me le dis, nom de Dieu !

— Je cherchais les traces d'une cargaison.

— Quelle cargaison ?

— Des œuvres d'art contrefaites. Supposées être de la période Ming. Elles devaient arriver cette semaine.

Bolan ne la croyait pas entièrement sincère, mais poursuivit son interrogatoire.

— Par quelle route ? Elle eut un sourire amer.

— J'allais l'apprendre quand tu as fait sauter la baraque, M. Bolan. Pourquoi t'y intéresser maintenant ? Je croyais que tu…

— J'essaye de sauver ta jolie peau, idiote. Il y a quelques minutes un tueur à gages attendait derrière ta porte ; alors écoute bien et réfléchis avant de me répondre. Peux-tu trouver un seul prétexte pour lequel Franco Laurentis te ferait assassiner ?

— Je… je ne crois pas.

— Lorsque je t'ai aperçue ce matin pour la première fois, tu étais drôlement pressée. Comme s'il y avait eu quelqu'un à tes trousses. Y

avait-il quelqu'un ?

Elle secoua la tête.

— Non… je suis persuadée d'être passée inaperçue. Je… je…

— Tu es donc certaine que ces deux truands filaient Wo Fan ?

— Oui, évidem… Comment ça, *deux ?*

— Il y en avait un second dans la rue, expliqua-t-il.

— Tu l'as… ?

— Sans hésiter.

Elle poussa un soupir en frissonnant, puis le regarda comme si elle en avait trop vu. Elle mordilla nerveusement sa lèvre inférieure.

— Je ne sais plus quoi penser. J'ai bien envie d'envoyer promener toute cette sale histoire.

Il posa la main sur son épaule.

— Trop tard, fit-il en l'obligeant à se lever et à se diriger vers la porte. Allez, viens.

— Où ça ?

— On trouvera en chemin. Pour l'instant il faut d'abord s'éloigner le plus rapidement possible de cet appartement.

— Tu vas continuer de me protéger ?

— Pour le moment, gronda-t-il.

Il fallait encore se débarrasser de Ralph le prétendant. Bolan enveloppa son corps d'une couverture et le hissa sur son épaule.

— Allons-y, fit-il.

Mary Ching sortit la première, ils longèrent ensuite le couloir obscur et descendirent.

Il était presque cinq heures, l'aube pointait.

Ils avaient fait une vingtaine de pas sur le trottoir lorsqu'une voiture s'engagea dans la rue.

Bolan plaqua la fille contre un mur en creux en attendant que la voiture passe, mais le conducteur freina et s'arrêta devant la porte de l'immeuble de Mary Ching, éteignant ses phares.

Bolan posa un doigt en travers de ses lèvres tout en fixant attentivement le véhicule.

Un gros homme ouvrit la portière et descendit. Il portait un uniforme bleu et un écusson argenté et il semblait savoir précisément où se diriger.

Lorsque Bolan l'avait vu disparaître dans l'immeuble, il demanda :

— Tu l'as vu ?

— Oui, chuchota la fille.

— Tu le connais.

— Je crois que c'était Barney Gibson.

— Qui est Barney Gibson ?

— Le chef du Harbor District. Pour l'instant du moins.

— Un de tes amis ?

— Pas exactement.

Ils repartirent rapidement, effectuant un détour dans une allée de service pour que Bolan puisse se débarrasser de Ralph l'ex-prétendant, puis ils s'en allèrent à Russian Hill.

CHAPITRE V

Du haut de Russian Hill l'on peut contempler toute la baie de San Francisco, le Golden Gate, la prison de l'île Alcatraz, l'Embarcadero, Fort Mason et le parc aquatique. Et lorsque le ciel est clair l'on peut aussi voir, au loin, Marin County. Pour monter au sommet de cette imposante colline de la vieille ville espagnole il faut emprunter le célèbre funiculaire ou se servir de ses jambes.

Mack Bolan avait recours à ses jambes.

Essoufflé, le cœur à tout rompre, il mena Mary Ching, épuisée par leur course effrénée, à travers les rues grimpantes, jusqu'à l'appartement qu'il avait loué dans une vieille bâtisse sur le penchant nord, à quelques centaines de mètres de l'immense villa du capo Don Roman DeMarco.

— C'est bien la dernière fois que je traverserai cette ville à pied, souffla-t-il.

Elle s'était affaissée contre lui, trop essoufflée pour répondre. Il la traîna vers l'arrière du bâtiment puis s'arrêta pour respirer et se détendre un instant.

— Que faisons-nous ici ? demanda-t-elle après un moment.

Il désigna l'escalier de secours au-dessus de leurs têtes.

— J'entre toujours par là, lui dit-il.

— Mais chez qui allons-nous ?

— Chez moi. C'est au dernier étage.

Elle poussa un gémissement en levant les yeux au ciel, mais lui lança :

— Si tu le peux, je le peux aussi.

Riant doucement, Bolan sauta vers l'escalier à bascule. L'appareil grinça sous son poids et descendit puis il fit monter la fille.

La fenêtre était remontée de trois centimètres et le store trois centimètres de plus. C'était ainsi qu'il les avait laissés. Pourtant Bolan n'avait pas survécu à tant de batailles en se contentant de telles mesures.

Il rapprocha ses lèvres de l'oreille de Mary Ching pour chuchoter :

— Ne bouge pas !

Il leva brusquement la fenêtre et entra dans l'appartement.

Elle commençait à s'inquiéter lorsqu'il alluma.

— Ça va, fit-il. Entre.

Elle lui donna la main pendant qu'elle enjambait l'embrasure puis baissa la fenêtre ainsi que le store.

Elle regarda partout, ses grands yeux noirs absorbant tous les détails.

— Evidemment il n'y a ni soie, ni satin, déclara Bolan.

Elle reprenait encore un peu son souffle.

— Ce n'est pas ça, fit-elle, mais je me demandais si tu entrais toujours avec tant de précautions.

Il haussa les épaules en souriant.

— C'est le prix de la survie, fit-il. Euh… la cuisine se trouve par là-bas. Si tu nous faisais du café ? J'ai un coup de fil à passer.

— Tu vis réellement ici ?

— C'est plus prudent.

— Oui… sans doute, répondit-elle en partant dans la cuisine.

Bolan se laissa tomber sur un canapé vétuste qui grinça sous son poids. Il alluma une cigarette et tira quelques longues bouffées. Il finit par se faire tousser et prit le téléphone.

Il composa le numéro de l'inter et demanda à une standardiste de lui obtenir un numéro de l'autre côté des Etats-Unis.

On répondit à la troisième sonnerie et la standardiste annonçait :

— Un appel en provenance de San Francisco pour un M. Frank LaMancha.

La voix qui lui répondit brusquement ne semblait porter aucun intérêt à ce coup de téléphone venu de l'immense baie du Pacifique.

— Ça doit être un faux numéro, Mademoiselle, il n'y a pas de LaMancha ici.

La standardiste répéta patiemment le numéro que lui avait donné Bolan. Le type affirma qu'elle avait bien composé le numéro en question, mais qu'il n'y avait pas de M. LaMancha.

Bolan entendit le déclic à plus de cinq mille kilomètres. Il n'avait pas dit un mot. La standardiste lui dit :

— Je suis désolée, Monsieur. Désirez-vous parler aux renseignements de Pittsfield ?

— Merci, non. Je vérifierai plus tard.

Il raccrocha et regarda sa montre. Il était cinq heures trente. Il était huit heures trente à Pittsfield. Il leva les yeux et surprit la petite Chinoise qui l'observait de la cuisine.

— Elle est sale, ta cuisine, annonça-t-elle.

— T'as trouvé le café ?

— Oui. Tu as passé ton coup de téléphone ?

— Il faut que je remette ça dans cinq minutes.

Elle lui sourit.

— Merci, Mack.

— De quoi ?

— De m'avoir amenée ici. De m'avoir… fait confiance. J'imagine combien cela te pèse de m'avoir sur les bras.

— J'ai vu pire, fit-il en souriant à son tour.

— C'est drôle… j'avais toujours cru que les hommes comme toi… enfin… qu'ils vivaient bien. Tu vois ce que je veux dire. Les palaces, les nanas incroyables, les bons restaurants, les meilleurs alcools. Tout ça.

Bolan secoua la tête.

— C'est l'ennemi que tu décris.

— Y a-t-il des toilettes dans ce bouge ?

Il sourit.

— Près de la chambre. Fais gaffe aux cafards.

Elle lui fit la grimace avant de partir.

Bolan fuma en comptant les minutes. A cinq heures trente-cinq il reprit le téléphone et composa directement le numéro d'une cabine publique qui se trouvait à quelques centaines de mètres de la demeure de Leo Turrin, un *caporegime* de Pittsfield, la ville où Bolan était né et où cette guerre avait commencé.

La meilleure surprise de la bataille de Pittsfield avait été que Leo était en fait un flic. Et, depuis, l'amitié que lui vouait le flic mafioso faisait que sa vie était un peu plus supportable.

Ils avaient mis au point un système pour se contacter qui ne mettait ni l'un, ni l'autre en danger.

On décrocha dès la première sonnerie.

— Ouais, allo.

— Ici Avon, fit Bolan.

— Eh bien ! Au moins cette fois tu ne m'as pas tiré du lit au milieu de la nuit. Dis… *paisano*… calte de cette ville pourrie.

— Pas question. Le fer est chaud… j'vais le battre.

— Le fer est plus que chaud… il est brûlant. C'est la valse du téléphone et on y gueule surtout « la mort à Bolan ». T'as vraiment déconné ce coup-ci.

— Tu me dis ça chaque fois. Alors ils sont déjà au courant ?

— Depuis quelques heures.

— Le milieu doit avoir accès à un meilleur système de communications que les simples mortels.

— Ce n'est pas par le milieu que j'ai appris.

— Non ?

— Non. Les flics se sont mis à hurler dès ton premier coup. Disons une heure plus tard. Tu connais de nom un certain James Matchison ? Le *capitaine* Matchison ?

— Non, pourquoi ?

— Eh bien ! Tu devrais et je parie que tu le connaîtras d'ici peu. Il dirige une brigade spéciale à Frisco, vouée au salut de la ville. Ça s'appelle la Brushfire Squad et elle vient de te désigner comme cible immédiate. On ne te fera pas de cadeaux, sergent.

— Je n'en veux pas. Qu'on me laisse seulement déblayer les ordures.

— Ils vont plutôt t'y enfoncer, mon pote.

— C'est Matchison qui te l'a dit lui-même ?

— Exactement.

— Ils t'ont contacté ?

— Par la voie habituelle. C'est moi l'expert Bolan. Le seul qui soit encore en vie. Il va te saigner, sergent. Fous le camp.

— Qu'est-ce que KI lui as dit ?

— La vérité, comme d'habitude.

— Bien. Tu vas m'en dire quelques-unes aussi. Que fait le vieux DeMarco ?

— Un peu de tout. Comme les autres.

— Donne-moi quelque chose qui sorte de l'ordinaire.

Turrin poussa un long soupir.

— Tu sais, un de ces jours je vais me faire bousiller des deux côtés à la fois, pris entre une police furieuse et un milieu rugissant. Tu

pourrais pas m'appeler un jour et me demander comment je vais, si mon cœur tient le coup puis laisser tomber ?

— D'accord, fit Bolan. Ton cœur tient le coup ?

Le flic mafioso se mit à rire.

— Faut bien, dit-il. Tu cherches un nouveau biais, hein ?

— C'est ça. On me fait le coup du respect maintenant. Dès que j'arrive la ville s'endort.

— Je sais. C'est le mot d'ordre de la *Commissione*. Il faudra t'y habituer.

— Alors… ?

— Tu pourrais aller voir chez Baysavers, Inc.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une société écologique qui prétend sauver la baie de San Francisco. Le milieu donne partout de nos jours.

— Il nous évite la surpopulation depuis un temps fou déjà.

Turrin se remit à rire.

— Les mafiosi s'en vont en guerre contre la pollution industrielle.

— Alors ça doit rapporter, fit malicieusement Bolan.

— T'as deviné.

— Rien n'est sacré, fit Bolan.

— Que la loi *d'omerta*. Euh… Tu connais Thomas Vericci ?

— Tom l'actionnaire ?

— Oui, c'est un des financiers de Baysavers. Les fédéraux commencent à s'en occuper, mais ils ne tiennent pas encore de preuves. En attendant il y a plusieurs affaires industrielles qui ont dû déclarer faillite et Vericci les a rachetées personnellement.

— De quelle source tiens-tu ces renseignements ?

— De la police. Nous n'avons pas beaucoup de contacts avec la branche californienne. Quand je dis *nous,* je veux dire le milieu. Les gars de là-bas mènent leurs affaires en évitant au maximum la *Commissione*.

— Oui, ça m'est déjà revenu. Bon, eh bien ! c'est vague, mais je passerai voir Baysavers.

— Vas-y en douceur. Il paraît que Vericci a pu convaincre les gosses que c'est une affaire légitime. Ils croient sauvegarder les poissons de la baie. Evidemment ils ne savent pas qu'ils sont au service d'un requin de la pire espèce.

— Je vois, dit Bolan. Au fait, que sais-tu à propos des films pornos ?

L'homme à Pittsfield se mit à rire joyeusement.

— Pas assez. Quelle branche t'intéresse ?

— Combien de branches y a-t-il ?

— Deux principales. Les distributeurs et les exploitants. Il y a des types qui font les deux de temps à autre.

— Qui tourne ces films ?

— Aujourd'hui tout le monde. C'est légal presque partout.

— Ça pourrait être important, Leo. Connais-tu des gars de par ici qui pourraient en faire ?

— Non, pas à première vue. Je peux me renseigner, mais cela prendra du temps.

— Tant pis.

— O.K. Autre chose ?

— Que sais-tu de la Chine communiste ?

Turrin émit un petit sifflement d'étonnement.

— Rien du tout.

— Du tout ?

— Rien. J'entends les rumeurs à ce sujet, mais elles sont plutôt vagues. Et dingues. Je ne les répèterais pas, même à toi.

— D'accord. Et M. King ?

— Eh bien ! Tu en sais des choses. Quoi, M. King ?

— Qui est-ce vraiment ?

— J'aimerais bien le savoir. Ainsi que dix mille fédéraux. Ce qui me fait penser qu'eux aussi en veulent à ta peau. Surtout depuis Haïti. Il paraît qu'ils bavent dès qu'on leur parle de toi.

— Je suis navré de les avoir agacés, lança cyniquement Bolan. Un coup est un coup pourtant.

— Ils ont eu un mauvais moment à passer. Tu sais qu'Haïti fait partie de l'Organisation des Etats américains. Comme on dit partout que tu travailles pour le FBI ou la CIA… enfin, y'a eu du grabuge.

Bolan se mit à rire.

— Y a pas de quoi rigoler, observa sérieusement Turrin. Il y a même quelques députés qui se posent la question. Les fédéraux veulent ta peau, ne serait-ce que pour désavouer la rumeur.

— Au sujet de M. King, dit Bolan.

— Ecoute, je te dis que je ne sais pas qui c'est. A mon avis il n'y a que deux ou trois mecs qui le savent. On entend son nom sur table d'écoute depuis des années. Et tout le monde est d'accord pour dire que c'est lui qui dirige les états de l'ouest… mais c'est bien tout, sergent. On ne sait rien de plus sur lui. Cependant il ne fait pas partie de la Mafia, il est plus gros que ça.

— J'ai appris que Don DeMarco lui sert de liaison avec le milieu. Il paraît que c'est ça qui a fait la bonne fortune de DeMarco.

Il y eut un long silence.

— T'as une meilleure oreille que moi, mon pote, annonça finalement Turrin. Moi, je n'ai jamais rien entendu de la sorte.

— Bon. Merci bien, Leo.

— Et tu… euh… tu n'aimerais pas avoir d'autres nouvelles ?

— Tu sais bien que si, dit doucement Bolan. Comment vont-ils ?

Ils parlaient du seul parent de Bolan, son frère cadet, Johnny et de Valentina Querente, la seule femme que Bolan aimait réellement, une ex-institutrice qui avait pris Johnny en charge.

— Ils vont bien, annonça Turrin. Le gosse fait un album avec les articles à ton sujet. Il va vouloir te rejoindre un de ces jours, sergent… Si tu ne te fais pas descendre. Je veux dire… il veut participer à ta guerre. Si tu survis.

— T'en fais pas, déclara froidement Bolan, je ne tiendrai pas le coup. Ils sont toujours en sécurité ?

— Ouais, ça marche bien. Val veut essayer de te rencontrer. Elle…

— Dis-lui que je suis mort, Leo. Dis-lui de se trouver un gentil professeur et de se contenter d'une belle vie, bien normale.

— Je le lui ai déjà dit plus de cent fois.

— Continue. Dis-lui qu'elle est déjà vieille fille. Dis-lui que c'est moi qui l'ai dit.

— Si tu veux, mais ça ne changera rien.

— Ce n'est qu'une question de temps, marmonna Bolan.

— Ouais. Ça aussi elle le sait. Et elle s'y attend, mais elle veut absolument te revoir une dernière fois. Une heure, c'est tout ce qu'elle demande, une petite heure.

— Et je suis obligé de refuser, fit Bolan d'une voix désespérée.

— Je le sais, je le sais.

— Leo, je te remercie, tu…

— Ouais, ouais, ça va.
— A bientôt.
— Salut. Appelle-moi dès que tu le pourras.
— D'accord.

Bolan raccrocha puis alluma une seconde cigarette. Il fixa le téléphone, poussa un soupir et se leva pour chercher la petite Chinoise.

Le café ondulait à gros bouillons sur le feu, il retira la casserole.

Elle ne se trouvait ni dans la chambre, ni dans la salle de bains.

Mary Ching avait foutu son camp.

CHAPITRE VI

Il avait caché son chariot de guerre dans un petit garage du quartier et il s'y rendit sans tarder.

Cette petite Ford Econoline était entièrement équipée pour faire la guerre. C'était, en fait, un arsenal ambulant. Non content de son rôle de guerrier, Bolan était aussi un maître armurier, un expert en munitions. Il savait construire les armes, les modifier, les perfectionner. Et plus que tout, il savait s'en servir.

Bolan était une armée à lui seul; stratège, général, éclaireur, armurier, infirmier et combattant.

Le moment était venu de passer à l'attaque.

Il avait passé ses nuits à surveiller le *China Gardens,* mais il avait passé la plupart des journées à scruter la villa DeMarco, étalé à plat ventre sur le toit de l'immeuble, une paire de jumelles collée aux yeux. Il avait observé les fenêtres, les portes et le parc. Il avait noté les arrivées et les départs, les amis ou associés ainsi que les traiteurs divers. Il avait fait un plan minutieux de la garde du palais et noté son horaire. Il avait également fait un croquis des trois niveaux de la villa. Il savait où se trouvait la chambre de DeMarco, il savait où il mangeait et parfois ce qu'il mangeait.

Il connaissait bien cette baraque qu'il allait attaquer.

Pourtant il n'allait pas la faire sauter. Il ne voulait qu'y tailler une petite brèche.

Il voulait prouver à DeMarco que ses défenses étaient creuses et impuissantes.

Il avait collé de chaque côté de la Ford une décalcomanie qui annonçait « Bay Messengers, Inc. ».

Il s'était promené plusieurs fois dans le quartier à bord de la camionnette depuis trois jours et, vêtu de jeans blancs et d'un coupe-vent, il avait tenté d'effectuer la livraison d'un paquet. En vain, bien sûr, puisqu'il n'y avait pas de M. LaMancha à cette adresse.

En tout état de cause les gardes s'étaient habitués à voir les camionnettes de Bay Messengers.

Bolan allait leur donner l'occasion d'encore mieux les connaître.

Il enfila les jeans par-dessus la combinaison noire, il passa ensuite le coupe-vent. Il colla avec précautions sa fausse moustache, puis se coiffa d'une casquette qu'il tira sur son front.

Il est bien rare que le monde reconnaisse un homme sorti de son contexte et même les prudents mafiosi ne faisaient pas exception. Il était évident que n'importe qui aurait reconnu l'Exécuteur en le voyant en combinaison noire. Mais quant à reconnaître son visage, c'était plus délicat. On ne le connaissait que d'après le croquis approximatif qui était passé à la télévision et qui avait fait la une des quotidiens.

Mack Bolan avait appris l'art du déguisement au Viêt-nam et il avait perfectionné son talent à Pittsfield, à Palm Springs, à New York et à Chicago.

Il ne s'était jamais fait prendre.

Il lui fallait ensuite choisir des armes pour cette mission.

Le Beretta d'abord. Mais il avait aussi besoin d'une arme plus lourde, un engin qui frappait fort, mais qui ne l'encombrerait pas.

Bolan choisit une arme qu'il avait réussi à obtenir avant même sa sortie officielle d'usine, un .44 Auto-Mag pour lequel il devait fabriquer les munitions. Un immense pistolet en acier inoxydable avec des sillons de ventilation le long du canon. Et c'était une des raisons pour lesquelles Bolan avait adopté cette arme, elle était terrifiante à voir et la guerre psychologique faisait autant d'effet qu'une douzaine de cadavres.

Le Beretta faisait au maximum de dégâts jusqu'à vingt-cinq mètres, l'Auto-Mag prendrait ensuite la relève.

Au moins il n'aurait pas à s'encombrer d'une arme volumineuse. Il enfonça l'Auto-Mag dans son ceinturon et tira son coupe-vent par-dessus la crosse.

Donc, il était prêt.

Russian Hill était prêt.

Bolan souhaitait que Mary Ching ne se soit pas enfuie pour rejoindre l'ennemi.

De toutes façons le moment de tirer était arrivé.

CHAPITRE VII

Né au sein de la famille DeMarco, Tony Rivoli Jr était devenu, à vingt-cinq ans, le capitaine de la garde du palais, un poste que son père avait occupé aux débuts difficiles de la famille à San Francisco où il avait suivi le Don qui commençait à tailler son empire.

Big Tony avait épousé la nièce de DeMarco et son fils était né dans la grande chambre ovale du second étage qui avait été transformé en appartement pour les besoins de la petite famille. Tony y vivait encore, seul, parfois en compagnie des plus jolies filles de San Francisco.

Anna Rivoli, sa mère, était morte une semaine après son dixième anniversaire, d'un excès alcoolique disait-on. Et Big Tony s'était fait descendre par une bande rivale deux années plus tard.

Dès ce jour l'existence du jeune Tony avait pris une curieuse tournure. Le Don ne l'avait jamais reconnu comme parent et disait de lui « … c'est le gosse de mon vieux compagnon d'armes, Tony Rivoli… c'est Little Tony. » Pourtant le Don s'était fait confier la garde de l'enfant qu'il avait hébergé et éduqué avant de lui confier un poste dans la hiérarchie de la villa. Pourtant ils ne se vouaient aucun amour, il ne ressentaient aucun lien familial, et le Don n'avait nullement donné à croire qu'il léguerait son empire à Little Tony.

De plus le vieillard rappelait constamment au jeune homme qu'il lui devait sa bonne fortune et qu'il avait intérêt à surveiller la bonne santé de son bienfaiteur.

— Ton père maniait ce flingue avec amour et diligence, lui avait dit le Don, fais-en autant. C'est notre seul lien, notre seule parenté. Le jour où je ne compterai plus sur ton flingue, je te laisserai tomber. Souviens-t'en, car s'il m'arrivait de mourir, ta vie ne vaudrait pas un crachat.

C'était à vingt-cinq ans, justement lorsqu'il était devenu capitaine de la garde, que Little Tony avait entendu dire que son père était peut-être mort inutilement. Il y avait eu, à l'époque, des tensions familiales, des pressions intérieures et extérieures. Apparemment le Don avait commencé à douter de Big Tony, ainsi il l'avait envoyé en

mission pour éprouver sa loyauté. Pris dans une embuscade, son compagnon d'armes n'était jamais revenu.

Pourtant cette rumeur avait eu un étrange effet sur Little Tony, il était devenu encore plus loyal, comme s'il voulait forcer le vieillard à admettre qu'il s'était trompé sur le compte des Rivoli. Cette fougue passionnée semblait expliquer le rang qu'on avait accordé à Little Tony au cours d'une cérémonie officielle où l'on avait échangé du sang et des baisers. Pourtant d'autres membres de la famille énonçaient parfois des doutes au sujet du jeune homme qu'on avait comparé à un jeune tigre.

Excepté le Don, plus personne ne l'appelait Little Tony, le petit Tony, car il mesurait un mètre quatre-vingts et pesait quatre-vingt-cinq kilos. De plus il avait un tranquille et cruel regard qui intimidait les tueurs les plus affranchis. Les visiteurs le traitaient avec respect et cordialité.

On disait qu'il avait un côté méchant, surtout avec les femmes. Il ne passait jamais plus d'une nuit avec une compagne et parfois les faisait emmener au cœur de la nuit, ensanglantées et gémissantes. L'une d'elles avait déposé plainte contre lui, mais elle n'était pas venue au procès, d'ailleurs personne ne l'avait jamais revue.

Lorsque Bolan fit son apparition à San Francisco Tony Rivoli avait trente-trois ans, à peu de chose près l'âge de Bolan. Bolan mesurait quelques centimètres de plus, mais avait un poids identique. Tous deux avaient une réputation intimidante. Tous deux étaient connus pour leur férocité et leur dévouement à leur tâche. Mais les similitudes s'arrêtaient là.

La férocité de Bolan était dirigée contre les ennemis de la société. La férocité de Tony Rivoli faisait partie de son être et il en faisait usage gratuitement par instinct et par plaisir.

Depuis l'attaque de North Beach, le jeune tigre se tenait en alerte avec ses troupes. Il avait passé la nuit à superviser les défenses de la villa et il regarda le jour se lever d'un sale œil, la clarté mettant fin à une nuit pleine d'expectative et de suspense.

Il avait souhaité l'arrivée de Bolan car il rêvait déjà à ce qu'il pourrait infliger à l'Exécuteur s'il le capturait.

Tenir Bolan à sa merci… Le réduire à un amas de chairs sanguinolentes, l'entendre gémir, hurler, supplier qu'on l'achève.

Il le prendrait vivant. Il avait menacé tous ses hommes, celui qui tuerait Bolan recevrait une balle dans chaque genou. Rivoli le voulait *vivant,* il voulait le voir trembler, transpirer et saigner lentement.

Il avait monté sa défense avec cette idée. Une défense camouflée. Que Bolan pense qu'une attaque serait facile, aussi simple que l'attaque qu'il avait effectuée au *China Gardens*. Qu'on le laisse croire qu'il serait facile d'entrer dans le parc, oui. En sortir serait plus délicat, sinon impossible. Oui, il le prendrait vivant.

Bolan connaissait-il le tigre de Russian Hill ?

Probablement pas.

Tony était le secret de la famille. Il n'avait jamais passé la nuit en prison, aucune commission ne l'avait questionné, on n'en avait jamais parlé dans la presse.

Donc, Bolan s'attendrait à une défense normale, comme celle qu'il avait trouvée à Palm Springs chez DiGeorge, composée de petites frappes qui n'avaient jamais vu une cible vivante et de vieillards séniles qui attendaient la retraite.

Ce con de Bolan ne s'était jamais trouvé face à face avec un tigre, surtout avec un tigre qui ne se montrait pas. Tony regrettait que Bolan ne soit pas venu au cours de la nuit, lorsque tous ses hommes l'attendaient, prêts et pleins d'anticipation, tendus pour piéger le plus gros gibier qui ait jamais posé les pattes à San Francisco.

Il viendrait tôt ou tard, Rivoli en était persuadé. Ce type s'attaquait toujours au palais royal, mais cette fois il se montrait malin et prudent, il les faisait patienter, il essayait de les énerver, de les intimider.

Il viendrait sans doute cette nuit. Il pourrait essayer d'entrer de jour, mais c'était peu probable car il y avait des flics postés dans tout le quartier.

Non, pas en plein jour.

Rivoli regarda sa montre. Il était huit heures. Il faisait jour. Le vieux s'était recouché. Comment pouvait-il se mettre au page à un moment pareil ? Bolan les regardait peut-être à cet instant.

Il fallait seulement veiller à ce que les hommes ne s'énervent pas…

Le tigre sortit par les portes coulissantes de la grande baie vitrée et fit le tour du parc. Le brouillard se levait lentement et planait à la

hauteur du toit, mais sous le nuage il faisait froid et humide. Misérable poisse ! Les gardes extérieurs finiraient par s'engourdir.

Une voiture de patrouille passa lentement devant la villa et le tigre se rembrunit. Il se dirigea vers le portail. Ces cons feraient peur à Bolan. A quoi pensaient-ils, ces cons ? Ah, les flics !

En arrivant au pied du jardin Rivoli remarqua une camionnette garée près du portail de service, un type en descendait, un carnet de commandes à la main.

Restez calmes, nom de Dieu ! Ne le plaquez pas contre le mur pour le fouiller !

Le tigre se lança vers le portail de service pour surveiller la réception accordée au livreur, effrayé par la pensée que les deux gardes pourraient réagir violemment et que les flics de la voiture de patrouille pourraient s'en apercevoir et s'arrêter. La dernière chose dont il voulait c'était une bande de flics dans le parc.

Mais apparemment le seul qui ait été prêt réagir violemment c'était le tigre lui-même, et il s'en aperçut en arrivant près du portail.

Il était évident que les gardes le connaissaient, ce couillon, un grand type vêtu de jeans et d'un coupe-vent blanc. Rivoli aussi avait remarqué les camionnettes Bay Messengers dans le quartier. Le type avait repoussé sa casquette, souriait bêtement et se grattait le nez avec un crayon.

Jerry Aspromonte, dit le Don Juan, parlait au type en plaisantant et Rivoli entendit vaguement :

—… t'ai dit l'autre jour qu'il n'y a pas de LaMancha ici.

— Ah ! vous êtes pas sympas, vous ne me laisserez jamais oublier que je me suis trompé d'adresse.

— Evidemment, tu ne sais pas lire le nom des rues, lui rétorqua le Don Juan alors que Rivoli s'approchait.

— Mais je ne me suis pas trompé cette fois, fit l'homme qui insistait.

Il jeta un coup d'œil supplicateur vers Rivoli.

— Vous allez me le prendre ce paquet ou non ? fit-il.

Tony le tigre se foutait pas mal des ennuis du type, mais la voiture de patrouille venait de s'immobiliser en face, les deux cons de flics avaient d'abord regardé la camionnette et maintenant ils observaient la petite discussion près du portail.

Furieux, Rivoli déclencha le mécanisme électrique et repoussa brusquement le portail, obligeant le type à esquiver rapidement. Le tigre traversa la rue et se pencha près de la fenêtre de la voiture de police.

— Vous voulez quelque chose ? demanda-t-il doucement.

En plus l'un des deux mecs était un négro. En civil ! Il sourit largement à Tony et lui répondit :

— Une patrouille de routine, M. Rivoli. Ne vous inquiétez pas, nous surveillons tout le quartier.

Quel culot, ces enfoirés ! Et comment connaissait-il le nom de Tony, ce bout de charbon ?

— Et pourquoi serais-je inquiet ? demanda Rivoli d'une voix sournoise.

Il fit volte-face et retraversa la rue.

Le crétin de livreur se trouvait toujours là, un sourire aux lèvres, une pute de moustache lui dégringolant sur les babines. Il devait la sucer, il aimait sans doute avoir des poils dans la gueule.

— Qu'est-ce qui te fait marrer, toi ? rugit Rivoli.

Le sourire se figea et l'homme resta bouche bée. Il marmonna vaguement qu'il essayait de faire son boulot, rien de plus, puis il se tourna de nouveau vers Jerry le Don Juan :

— Prenez-moi ce paquet, hein.

— Qu'est-ce que c'est ton truc-là, bonhomme ? grinça le tigre.

— Je dois livrer ce paquet à un certain Tony Rivoli aux bons soins de Roman A DeMarco. C'est bien ici, je ne me suis pas trompé d'adresse cette fois. Mais ce type n'arrête pas de se foutre de ma gueule en me disant qu'il n'y a pas de LaMancha ici parce que l'autre jour…

— O.K., O.K., tu dois faire une livraison. De quelle sorte ?

— Un petit paquet, c'est tout.

Le couillon le tenait, son petit paquet. Une petite boîte carrée qui ressemblait à une présentation de bijoutier, enveloppée dans un papier brun.

Du coin de l'œil Rivoli remarqua la voiture de patrouille qui redémarrait lentement.

— Qui l'envoie ?

— Ben, prenez-le et vous verrez bien. Moi, je n'en sais rien. Après tout, je ne fais que livrer, moi… Tony le tigre lui arracha le paquet des mains et passa dans le parc.

— Hé ! fit le type, quelqu'un doit signer le reçu.

— Signe et file un dollar à ce couillon, lança le tigre au Don Juan avant de remonter vers la porte de la villa en maugréant parce que les flics connaissaient son nom.

Un paquet ? Pour lui ?

Qui pouvait bien envoyer un paquet au tigre de la colline ? Et puis quoi, après tout ? Personne ne lui en avait jamais envoyé en trente-trois ans, ni pour ses anniversaires, ni pour Noël. Ça ne pouvait pas être une bombe, c'était trop petit.

Ça ne pouvait pas être…

Le cœur glacé, les doigts tremblants, Rivoli arracha le paquet à son emballage. Trop tard ! Eût-il eu envie de crier au Don Juan de retenir le moustachu… que déjà la camionnette démarrait et tournait au coin de la rue pour longer le propriété.

Oui, c'était bien çà !

Une médaille de tireur d'élite dans un écrin de velours.

Quel culot ! Cet effronté se permettait d'expédier une médaille au *tigre !* Son cœur se resserra davantage et il se rendit compte qu'on n'avait pas envoyé la médaille au vieux Don, mais à Tony Rivoli lui-même !

Comment ce fumier avait-il connu le nom de Tony ? Comment se faisait-il que tout le monde connaissait son nom à présent, nom de Dieu ?

Rivoli se retourna pour hurler un ordre aux gardes près du portail de service, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Une épaisse fumée noire se dégageait de cet emplacement, une voile épais masquait cette partie du jardin, il ne parvenait même pas à voir Jerry le Don Juan et son collègue.

Bordel de merde !

Ce con passait à l'attaque ! En plein jour et dans un quartier bourré de flics ! Ah, le fumier !

Rivoli se précipita au centre du parc pour lancer le mot d'ordre aux hommes à l'étage, pour donner le signal qui serait envoyé à tous les hommes de l'extérieur pour qu'un étau se resserre sans bruit

autour de la villa, autour du quartier, pour que le piège se referme inéluctablement sur ce fumier de Bolan.

Puis le tigre se lança dans les volutes de fumée pour apprendre le sort des deux gardes, se demandant pourquoi Bolan lui avait envoyé la médaille, se demandant pourquoi il ne l'avait pas adressée au capo.

Haletant, les yeux embués, Rivoli trouva la bombe et la balança de l'autre côté de la rue. Il découvrit également les corps des gardes, il vit les trous béants creusés entre leurs yeux et les immenses flaques de sang qui entouraient leurs têtes. Et le portail à fermeture électrique était grand ouvert.

Le tigre s'échappa des fumées chimiques et se lança vers le perron de la villa. Puis il vit qu'une fumée semblable s'élevait tout au long du mur et flottait vers la maison. Ahuri, il vit aussi exploser une nouvelle série de bombes tout au long du chemin qu'avait emprunté la camionnette de Bay Messengers. Tony Rivoli conclut immédiatement qu'il fallait changer de tactique.

La médaille lui avait été adressée personnellement.

Le type l'avait livrée lui-même, en souriant, en rigolant, en se foutant de la gueule de Tony le tigre ! Ce mec, ce couillon moustachu c'était… *Mack Bolan !*

Rivoli comprit que c'était le froid de la mort qui lui glaçait le cœur. Il le devinait. Cet enfoiré était venu assassiner le protecteur de la villa, pas son maître, le capo. Et le tigre comprit qu'il n'avait pas monté la défense pour parer à cette éventualité.

Et cette réalisation le terrifia.

— *Tirez à vue !* hurla-t-il de toutes ses forces. *Oubliez ce que je vous ai dit, tuez-le ! Vous m'entendez ? Tuez-le !*

Le temps de rêver était fini.

CHAPITRE VIII

Bolan avait abandonné la camionnette et son déguisement à l'extrémité sud de la propriété, caché par la fumée, il avait escaladé le mur et il était arrivé dans le parc, muni d'un masque à gaz, vêtu de noir, mû par une seule pensée.

Encore une fois il lui faudrait compter les secondes, attaquer puis repartir, sans perdre de temps en détails, ou alors il se retrouverait cerné par les forces de l'ordre.

Il traversa le jardinet du patio et lança une grenade à fragmentation au centre d'un groupe confus qui se tenait au coin de la villa, un groupe de gardes qui s'étranglaient, toussaient et poussaient des cris. Lors de l'explosion il ouvrit les baies vitrées d'un coup de pied et, l'Auto-Mag à la main, entra dans la maison. Il laissa ouvertes les baies et la fumée le suivit, le dépassa et envahit les pièces exposées, lui offrant ainsi une totale liberté de ses mouvements.

Un bruit de pas et le souffle haletant de deux hommes lui signalèrent l'arrivée des défenses. Quelqu'un s'écria hystériquement :

— Doux Jésus, allez donc fermer ces portes, la baraque s'emplit de fumée !

— Je t'emmerde, rétorqua un autre. Dis-moi d'abord ce qu'était cette explosion… je ne sortirai pas avant de le savoir…

Avant qu'il n'ait pu achever sa phrase, Bolan se montra, l'Auto-Mag rugissant son message destructeur. Les deux tueurs trouvèrent la mort instantanément et plusieurs parties de leur anatomie s'envolèrent sous la poussée monstrueuse des grosses balles.

Enjambant les cadavres, Bolan se dirigea vers l'immense escalier, un chef-d'œuvre du dix-neuvième, fait de marbre et d'acajou.

Quelques personnages placés à l'étage lui envoyèrent des coups de feu. De nouveau il donna libre cours à l'immense pistolet, fracassant une partie de la balustrade et provoquant une retombée de plâtre et la fuite éhontée des défenseurs.

— Oh ! Mon Dieu, gémit quelqu'un en s'enfuyant d'un pas incertain.

Il était à mi-chemin sur l'escalier et venait de recharger son arme lorsqu'un type arriva dans le hall au pas de course, s'écria :

— He. Qu'est-ce…

Puis il vit la forme noire sur une marche.

Celui-ci réagissait plus rapidement que ses prédécesseurs et Bolan le vit dégainer un gros 38 et tirer rapidement vers la hauteur, déchiquetant encore un peu de balustrade.

A cette distance l'homme n'aurait pas dû rater sa cible, mais il devait être trop nerveux et effrayé pour viser correctement. Bolan le calma en lui expédiant un magnum à la tête. Tout son visage s'envola sous l'impact, et Bolan se remit en route.

Lorsqu'il atteignit le sommet, un revolver tonna et un projectile s'écrasa dans le mur derrière sa nuque. Au bout du couloir il vit s'ouvrir et se refermer aussi rapidement une porte, et, un peu plus loin, il remarqua la fenêtre qu'il recherchait.

Une couche de brouillard flottait juste au-dessus du niveau de la fenêtre, et, en-dessous, une épaisse fumée chimique se gondolait sous les poussées du petit vent matinal. Bolan avait l'intention de faire entrer ces deux nuages.

Il tira une fois dans la fenêtre qui se brisa avec bruit. L'Exécuteur attendit ensuite patiemment au sommet de l'escalier que la fumée emplisse le couloir.

Une voix agitée s'élevait en-dessous :

— Faites gaffe ! Il est en-haut, il a un canon ou j'sais pas quoi… Regardez ce qu'il a fait de Joe…

— Où est M. Rivoli ? s'enquit une voix tremblante.

— Je croix qu'il est en-haut aussi pour protéger le Don, fit le premier.

Sans le savoir il venait de rendre un fameux service à l'Exécuteur qui sourit cruellement en entendant cette phrase dénonciatrice. Sa forme obscure disparut enfin dans l'atmosphère feutrée et il descendit l'abominable noman's-land qu'était devenu le couloir.

Il aurait pu le descendre tout simplement près du portail, mais Bolan ne misait pas sur la simplicité.

Il voulait prouver à DeMarco qu'il était seul, mal défendu et creux.

Une fois qu'il se sentirait exposé, nu… alors…

Oui, il ferait appel à M. King, Bolan en était persuadé et l'Exécuteur ne se contenterait pas de moins que M. King.

Il ne s'amusait pas du fait qu'il devait terroriser un vieillard de soixante-douze ans, quoique celui-ci était particulier. D'une main de fer il commandait encore un empire criminel où l'intimidation, la férocité et le meurtre faisaient foi. Le vieux pouvait encore s'avérer un ennemi formidable.

Mais Bolan était décidé à passer toute la ville par les armes s'il le fallait. Il voulait épingler une médaille sur le front de ce célèbre M. King, et il se foutait pas mal des moyens.

Mais d'abord il devait supprimer un tigre, au pied du trône. Maintenant il savait où il fallait chercher.

Le sergent Bill Phillips de la Brushfire Squad était relié par radio à son QG.

— C'est la villa DeMarco sur Russian Hill, c'est pas encore un assaut, mais plutôt une reconnaissance très poussée. Y a un camouflage de fumée partout et… attendez… c'est une attaque, j'entends l'artillerie. Ameutez les pompiers aussi.

La voix du capitaine s'éleva clairement et froidement sur les ondes :

— On se déploie. N'y vas pas, Bill, n'essaye pas de le cerner. C'est un ordre.

— Oui, capitaine.

Phillips poussa un soupir puis raccrocha son appareil. Il montra un sourire las à son compagnon blanc.

— En fait, il m'ordonne de ne pas faire rater la prise.

— En fait il t'ordonne plutôt de ne pas te faire sauter la cervelle, bonhomme, répondit l'autre en riant.

— Si on veut, fit Phillips en vérifiant le chargement de son revolver. Ils seront en place dans deux minutes.

L'autre acquiesça.

— Avec un peu de chance.

— D'ici deux minutes l'autre pourrait déjà se trouver près du Golden Gate.

Il y eut une série de lourdes explosions dans la maison.

Le compagnon du sergent sourit.

— Pas si j'en crois mes oreilles. On dirait qu'il s'est dégoté une certaine opposition.

Le flic noir prit un masque à gaz dans le compartiment d'équipement, ouvrit la portière et quitta la voiture.

— Bill… attends une seconde, fit l'autre.

— J'vais seulement couvrir la sortie, lança le sergent. Reste dans la voiture.

Il passa le masque, sortit son arme et se lança vers les détonations du combat.

Bolan ouvrit la porte puis recula vivement, laissant la fumée faire son œuvre dans l'antichambre du Don. Deux tueurs en sortirent en titubant, les mains sur la tête, les yeux en pleurs, les poumons étouffés.

— Continuez, leur lança Bolan. Descendez, sortez dans la rue et ne vous avisez pas de vous retourner.

L'un d'eux perdait déjà du sang, le bras touché par une balle. Ils filèrent jusqu'au bout du couloir en toussant par spasmes.

Bolan entra alors dans la petite pièce et envoya deux coups de feu dans les serrures de la porte de la chambre, puis, d'un coup de pied, repoussa les débris.

La fumée envahit la pièce, accueillie par une nuée de balles qui s'écrasèrent inoffensivement dans l'encadrement de la porte.

Bolan tendit le bras et fit feu sur les éclairs.

Une arme tomba bruyamment à terre et quelqu'un poussa un strident hurlement de douleur.

L'homme en noir entra dans la pièce et referma de nouveau la porte pour interdire l'entrée de la fumée polluante.

Le capo se tenait près de la fenêtre, le corps ballant, comme s'il allait s'effondrer. Il était en pyjama et robe de chambre, il avait la mine défaite et ses vieux poumons supportaient mal l'assaut des fumées malodorantes.

Le tigre se tenait au pied du lit et fixait d'un œil terni les dégâts qu'avait subi sa main droite; il en manquait la moitié. Son sang jaillissait à gros jets et trempait le dessus de lit, fasciné, Rivoli se voyait se vider.

Bolan retira son masque et lui lança :

— T’as oublié de signer le reçu, couillon.

Le tigre voulut parler, mais n’y parvint pas.

— Mon Dieu… Mon Dieu, gémit le vieillard en se rapprochant de son petit neveu.

DeMarco retira le ceinturon de sa robe de chambre et tenta d’improviser un tourniquet.

Il n’avait pas encore regardé Bolan et semblait vouloir éviter cette confrontation.

— Ne te donne pas ce mal, DeMarco, lui dit l’Exécuteur. Il n’en a pas besoin.

Les lèvres de Rivoli tremblèrent et il articula péniblement :

—… J’ai dit de le tuer… vous m’entendez ? Le tuer… tirez à vue… il faut tuer…

— O.K., fit Bolan.

Il passa l’Auto-Mag sous le bras du vieil homme et caressa la détente. La grosse arme tonna et se cabra, cognant violemment la poitrine du capo.

DeMarco sursauta, tomba en avant, les yeux effarés, mais sa bouche lança :

— Raté… t’as raté…

— Je ne rate jamais, déclara Bolan en se dirigeant vers la fenêtre. Il rangea son arme et rajusta son masque.

C’est alors que DeMarco vit ce que Bolan laissait derrière lui. Le tigre avait perdu tout son museau et une bonne partie de son crâne. Il avait eu raison ce fumier, un tourniquet était bien inutile.

Dix mille tourniquets n’auraient pas sauvé Little Tony. Il avait de la cervelle étalée sur le lit et sur les murs.

— Fumier ! s’écria DeMarco. Espèce de merde ! Pourquoi m’as-tu fait ça ?

Mais la fenêtre était ouverte et le fumier avait disparu, et, en fait, il n’avait strictement rien fait à DeMarco sinon tirer quelques coups de feu dans sa maison, la remplir de fumée, écrabouiller Little Tony sur les murs de sa chambre et tuer Dieu seul savait combien de gardes.

Le Don se rapprocha de la fenêtre et la referma. Puis il s’éloigna vivement de cette ouverture et revint près du lit pour contempler

avec une morbide fascination les restes du gosse de son vieux compagnon d'armes, le petit Tony.

Finalement il retroussa une lèvre méprisante et laissa tomber sourdement :

— Drôle de tigre. Le seul tigre, petit, c'est celui qui vient de sortir par la fenêtre.

Puis le capo se versa une immense rasade de scotch, s'assit avec lassitude dans un fauteuil et attendit qu'on vienne le chercher.

CHAPITRE IX

Cela faisait déjà deux minutes qu'il était passé à l'attaque lorsque Bolan se laissa tomber de la fenêtre du capo. Le temps commençait déjà à lui manquer.

Dehors la fumée commençait à se dissiper et de grosses parties du parc étaient ainsi découvertes.

Plusieurs gardes couraient un peu n'importe où dans le parc, d'autres poussaient des cris dans la maison.

Quelqu'un s'y égosillait en criant :

— Les ventilateurs, nom de Dieu ! Faites évacuer cette merde de fumée !

Un autre se pencha par une fenêtre en toussant, voulant s'emplir les poumons d'air pur. Il vit Bolan et lâcha un coup de feu. L'Exécuteur lui rendit la politesse avec un crachat muet du Beretta. Le type gargouilla vaguement et retomba dans la villa. Bolan repartit rapidement, se dirigeant vers le fond du parc, regrettant la fumée envolée.

Il avait atteint le garage et s'apprêtait à sauter jusqu'au toit lorsque un nouveau venu apparût à travers le camouflage réduit.

Il portait un masque à gaz avec l'emblème de la préfecture de San Francisco. Il avait les mains noires et l'une d'elles tenait un .38 Positive à canon court… Bolan avait perdu trop de temps.

— Arrête ! s'écria l'homme. Un geste et je tire !

Bolan se figea, l'esprit effrayé par le cauchemar qu'il redoutait depuis ses débuts; un face-à-face armé avec un policier.

Les flics étaient à part. Oui, il y en avait de mauvais, mais la plupart recherchaient la même chose que Bolan. Son but n'était pas de massacrer des policiers.

Mais il y avait tout de même une drôle de guerre qu'il fallait mener jusqu'au bout.

Paralysé, le sergent Phillips se rendit compte que la situation était celui d'un match nul; si les deux hommes tiraient, ils y resteraient

ensemble. Il avait agi par instinct, par entraînement, et il se retrouvait dans une abominable impasse.

Le grand type en face de lui était en équilibre, les pieds écartés, un long Beretta noir et menaçant à la main. Il essayait même de contempler la scène comme un spectateur, objectivement.

Deux hommes, l'un en combinaison noire, l'autre noir de peau. Le premier, flic, le second, le criminel le plus recherché des Etats-Unis. Tous deux étaient munis de masques à gaz, tous deux braquaient une arme sur l'autre.

Pourtant ils avaient tant de points communs.

Le grand type se détendit imperceptiblement et laissa tomber un peu le Beretta.

— Vas-y, tire, suggéra Bolan.

— Je ne plaisante pas, Mack. Ça ne me fera pas plaisir, mais je te trouerais la peau s'il le fallait. Comme à Wang Dang Doo.

Le message avait été envoyé, et malgré le masque à gaz qui lui cachait le visage, Bolan savait à qui il avait affaire.

Le Beretta tomba d'encore quelques centimètres et Bolan demanda :

— C'est bien toi, Bill ? Je n'en reviens pas.

— C'est moi en effet.

Phillips retira son masque, mais ne baissa pas son arme.

— Ne m'oblige pas à tirer sur toi.

Bolan ôta son masque et le laissa tomber par terre.

— Tu ferais aussi bien de tirer, tu sais. Je serais mort dès que tu me passeras les menottes.

Phillips eût envie de sourire et se demanda si cela se voyait.

— Ne m'oblige pas à tirer sur toi.

Bolan ôta son masque et le laissa tomber par terre.

— Tu ferais aussi bien de tirer, tu sais. Je serais mort dès que tu me passeras les menottes.

Phillips eût envie de sourire et se demanda si cela se voyait.

— T'as buté le vieux, hein ?

— Non. Pas lui. Je chassais le tigre.

— J'vais te passer les menottes, Mack. Laisse tomber ton pistolet, pose les mains contre ce mur.

Après coup le flic ne pût jamais se rappeler exactement ce qui s'était passé durant ces quelques instants. Pourtant il n'avait rien du bleu, et même en pensant qu'il avait pu manquer d'attention pendant les quelques dixièmes de secondes pendant qu'il décrochait les menottes de sa ceinture, il ne pût jamais expliquer le soudain retournement de la situation.

Subitement le Beretta se mit à cracher, puis Bolan le plaquait à terre. Le pistolet continuait sans cesse à expédier la mort.

Son propre revolver se trouvait à quelques centimètres de sa portée et Phillips pût constater que les balles de Bolan ne lui étaient pas destinées.

Au loin des corps s'effondraient, des cris s'élevaient, les blessés et les mourants s'entassaient, les balles ennemies pleuvaient.

Dans une espèce de rêve Phillips se revit au Viêt-Nam et, une fois de plus, son commandant le tirait d'affaire. Il se désengagea et récupéra son arme, comprenant que l'ennemi les avait surpris dos au mur et venait de se regrouper pour faire feu de tous côtés. Le sergent leur envoyait tout ce qu'il pouvait pour donner à son équipe la chance de se tirer.

— J'te couvre, sergent, marmonna Phillips.

— Il serait temps, grogna Bolan. Fais gaffe à gauche !

Il avait sorti sa grosse arme argentée et les détonations incroyables de celle-ci éclipsaient complètement celles du .38 de Phillips. Cette pause lui permit cependant de reprendre ses esprits et de se rendre compte que la scène ressemblait à tant d'autres qu'il avait déjà vécues en compagnie de l'Exécuteur.

— Le toit du garage ! s'écria Bolan. Vas-y d'abord, je te suis !

Le flic de la Brushfire réagit instinctivement à l'ordre, comme il l'avait si souvent fait au cœur de la jungle, et avec le même résultat. Cette voix lui avait sauvé la vie au Viêt-Nam de nombreuses fois, c'était comme un retour du passé. Il envoya un coup sur une silhouette lancée au pas de course, puis se jeta jusqu'au mur du garage.

Bolan s'était mis à genoux et continuait à tirer avec sa monstrueuse arme, les explosions tonnant et roulant dans l'enceinte du parc, les cibles tombant et hurlant à la mort.

Frôlé par les projectiles de l'ennemi, Phillips gagna le toit d'un bond, remerciant le ciel d'avoir passé de nombreuses heures dans la salle de gymnastique de la police. Avant d'avoir pu bien saisir la situation il se trouvait au bord du petit parapet et tirait sur les formes des adversaires. Bolan arriva d'un bond près de lui et, étendu sur le dos, lui lança d'une voix essoufflée :

— Un drôle de Wang Dang Doo, mon gars ! Barrons-nous !

Les deux compagnons d'antan rampèrent jusqu'au bout du toit, puis se laissèrent tomber dans le parc avoisinant.

Quelques instants plus tard, à l'abri, allongés, loin des poursuivants égarés ou timides, ils se regardèrent en riant doucement, comme ils l'avaient toujours fait après une mission hasardeuse. Finalement le flic poussa un soupir.

— J'ai failli te faire tuer une fois de plus.

— Sans blague, lança Bolan.

— Si seulement tu me l'avais demandé, j'aurais pu te dire que Rivoli avait monté une embuscade. Il avait posté des hommes dans tous les coins de cette colline.

— Je te crois, fit Bolan en reprenant son souffle. Mais j'allais justement me dégager quand je suis tombé sur toi.

— Je suis navré, Mack. On te fait un lavage de cerveau dans la police. On ne sait plus quoi penser…

— Laisse tomber. Tu as raison, c'est moi qui ai tort. J'ai tous les torts.

— Pas exactement, lui répondit le flic. Tu ne m'as pas descendu.

Il se mit à rire nerveusement.

— Bien que pendant une seconde, sergent, je me suis vraiment posé la question.

Bolan récupérait ses forces, reprenait son souffle et rechargeait l'Auto-Mag.

— Il faudra me tuer pour me ramener, Bill, annonça-t-il calmement.

— J't'en fous, ouais, rétorqua Phillips. Mon flingue est vide, tu me tiens à ta merci.

Bolan rit.

— Tu savais que Gadgets Schwartz et que le Politicien vivaient dans le coin ?

Bolan redressa la tête.

— Ici à San Francisco ?

— Oui. Tu ne leur as pas donné signe de vie ?

— Tu es fou ou quoi ? Ce serait plutôt signer leur arrêt de mort. Ils se cachent ?

— D'une certaine manière, oui. Ils ont changé de nom. Gadgets fait un boulot d'électronicien pour un type de la marina. Le Politicien s'occupe des garçons d'un orphelinat. Il a toujours été adroit avec les gosses, tu sais.

— Oui, soupira Bolan. Ils vont bien ?

— La pleine forme. Mais en revanche ils se font du mouron pour toi. Ils suivent de près tes activités.

— Ils n'ont pas de problèmes d'argent ?

— Pas que je sache.

Bolan regarda durement son vieil ami et lui demanda :

— Tu suis aussi mes activités, Bill ?

— Evidemment, fit le flic.

— Ce n'est pas par hasard que tu as débarqué chez DeMarco.

— Mais non. J'suis là à t'attendre depuis trois heures du matin.

Bolan sourit soudainement.

— C'était donc toi le flic boulou près du portail tout à l'heure.

Phillips lui montra un sourire d'étonnement.

— Où étais-tu ?

— Dans les parages… alors, tu es venu pour m'abattre ?

Le sergent baissa les yeux, gêné, puis changea de sujet.

— Tu sais, je n'arrive pas à m'habituer à ta nouvelle gueule, Mack. Pourquoi en avoir changé ?

Bolan haussa les épaules.

— A l'époque cela me semblait être une bonne idée. Et quand on me balancera dans un trou ça n'aura plus d'importance.

Le visage noir du flic s'assombrit davantage.

— Mack… tu sais, ce n'est qu'une trêve. On se retrouvera sûrement si tu remets les pieds à Frisco. Je ne pourrais pas… enfin… ne reviens pas, s'il te plaît.

— Je n'en suis pas encore parti, lui rappela Bolan. Je dois encore traîner un peu.

— Mon Dieu, non, Mack. Fous le camp. Cette ville te bouffera le cul. Le capitaine Matchison t'en veut à mort.

— Brushfire, hein ? fit Bolan pensivement.

— Comment le savais-tu ?

— J'ai des oreilles. T'es de la Brushfire, Bill ?

— Ouais.

— Eh bien ! bonne chance. Tout va bien chez toi ?

— Jusqu'à aujourd'hui, oui.

— Et les grands méchants flics de Frisco ne t'en ont pas trop fait baver ?

— J'suis un grand méchant flic de Frisco moi-même, gronda le noir.

— C'est bien vrai ça, fit Bolan.

Il se leva, puis posa affectueusement la main sur l'épaule de son ami.

— Casse-toi, cogne, sinon on va se payer Wang Dang Doo.

Phillips lui serra la main.

— C'était un drôle de bled, hein ?

— Tu peux le dire.

— Ici c'est pire, Mack. Tu peux me croire.

Un nerf frémit dans la joue de l'Exécuteur.

— Je te crois, répondit-il.

— Pars.

— Je ne peux pas.

— Cette mission est donc si importante ? Bolan poussa un soupir.

— Je le crois.

— Fin de la trêve, Mack, annonça le flic. Salut, sergent. Quand on se reverra ce sera Wang Dang Doo.

Il consulta sa montre.

— Il te reste environ trente secondes avant que le dispositif de la police ne soit en place. Le quartier sera complètement cerné. Trente secondes si tu as de la chance.

Il se tourna et partit.

Bolan s'éloigna dans la direction inverse.

A présent chaque seconde comptait. Et il n'était pas prêt à abandonner la mission même s'il fallait passer par Wang Dang Doo à la fin.

CHAPITRE X

Wang Dang Doo.

C'était une blague qu'avait inventée une équipe de soldats effrayés, une équipe destinée à seconder Mack Bolan, l'Exécuteur.

Et peut-être y avait-il quelque part un véritable Wang Dang Doo, Bolan ne le sût jamais. Il était passé par des bleds qui n'avaient pas de nom du tout, il avait tué dans des endroits qui n'existaient même pas sur la carte car, au Viêt-Nam, l'ennemi bougeait continuellement.

Il y avait eu des dizaines de Wang Dang Doo; le nom imaginaire signifiait la mort, le massacre, l'anéantissement complet.

Cela avait appartenu à Bolan.

Et il y avait eu d'autres Bill, des Bob, des Tom et des Dick. La plupart d'entre eux des gosses sans expérience, terrifiés par ce qu'ils voyaient, se demandant sans cesse pourquoi ils se trouvaient là. Bolan avait au moins connu la Corée, et lorsqu'il arriva au Viêt-Nam il ne se faisait plus d'illusions sur les bienfaits de la guerre.

Et Bill Phillips n'était pas le premier ancien de son équipe que Bolan avait rencontré depuis son retour et depuis le début de sa guerre contre la Mafia. A une époque il avait même cru pouvoir rassembler suffisamment d'anciens pour former une nouvelle équipe, une *Death Squad*. Et il avait fini par le faire… avec des résultats désastreux.

Herman « Gadgets » Schwartz et Rosario « le Politicien » Blancanales en étaient les seuls survivants, et ils devaient se cacher perpétuellement car la Mafia les recherchait avec rancune. C'étaient des hommes marqués… par la mort.

Plus jamais Bolan n'envisagerait-il de prendre des alliés, c'était trop risqué. Pour eux et pour lui.

Il avait ôté les décalcomanies de la camionnette et roulait lentement le long des rues du quartier de DeMarco.

Bolan savait comment s'effectuait un quadrillage, il en connaissait la méthode et il savait comment éviter de tomber dans le panneau, il savait comment esquiver le filet du piège.

D’abord il ne fallait jamais toucher le filet, de près ou de loin.

Il s’était déguisé de nouveau, ayant adopté un blouson en jeans à la place du coupe-vent blanc et des lunettes à verres mauves à la place de la grosse moustache broussailleuse. L’effet général était le même, il fondait discrètement avec le décor. De plus il mâchonnait un gros morceau de bubble gum ce qui déformait davantage son visage.

Il se trouvait à cent mètres de la villa lorsqu’il aperçut la première voiture piège. Elle était garée à l’angle de Hyde et de Pacifie, une voiture ordinaire dont le moteur tournait au ralenti, et dans laquelle se trouvaient deux agents en uniforme et, derrière, deux inspecteurs en civil. Il aperçut également le canon d’un fusil à canon scié et une carabine à grenades lacrymogènes.

La rue était discrètement bloquée cinquante mètres plus loin, les policiers ayant pris la peine de simuler un accident sans gravité. Deux voitures, disposées en T, interdisaient le passage normal et, un peu plus loin, une dépanneuse était rangée près du trottoir. Il n’y avait qu’une file ouverte, un policier en uniforme s’occupait de faire passer les voitures de passage.

La plupart d’entre elles passeraient sans plus attendre, d’autres seraient déviées pour une vérification d’identité, probablement derrière la dépanneuse. C’était très bien monté, c’était très astucieux. Une fois le doigt dans l’engrenage, le bras tout entier y passait.

Bolan n’allait pas ainsi exposer le doigt.

Il vint se ranger près de la voiture des quatre policiers, glissa de l’autre côté de la banquette, baissa la fenêtre.

— Hé ! Dis ! fit-il en faisant une bulle avec son chewing-gum.

Le flic au volant lui envoya un regard meurtrier, mais ne lui répondit pas.

Bolan lui rendit un regard tout aussi déplaisant.

— Où est passée la rue Lombard ? Elle se trouvait là hier.

— Casse-toi, gronda le flic.

— Tu vas pas me les gonfler, non ? J’veux juste savoir où se trouve Lombard.

— Fous-moi le camp avec ta caisse. Tu nous empêche de voir.

— Tu pourrais au moins me…

— Barre-toi ! Demande dans une station service. Allez, barre-toi tout de suite !

— Trop aimable, ironisa Bolan.

Il fit claquer une seconde bulle, remonta tranquillement sa fenêtre, se reglissa derrière le volant, démarra lentement et tourna avant le croisement.

Il n'était plus qu'à deux cents mètres de son appartement et, étant donné les circonstances, autant aller là qu'ailleurs. Il était évident qu'il ne pourrait jamais passer à travers le filet, toute la colline était parsemée de flics astucieux.

En temps de guerre il faut savoir utiliser tour à tour ses armes, sa tête et ses jambes. Bolan décida pour les jambes.

Il rangea la camionnette à une centaine de mètres de chez lui et continua à pied. Il entra par la porte pour une fois et monta jusqu'au troisième sans encombre.

Lorsqu'il franchit la porte de son appartement une odeur de café vint l'assaillir. Précédé de son Beretta, il entra dans la cuisine.

La petite chinoise était de retour. Elle jeta un coup d'œil sur le pistolet braqué, sourit, puis annonça :

— Le café est prêt.

— Ça fait des heures qu'il est prêt, fit Bolan.

— Je l'ai jeté, celui-ci est frais.

La plantant-là, il partit vérifier l'appartement. Il n'y avait personne. Il revint ensuite dans l'entrée, ferma la porte, puis retourna dans le salon pour regarder d'un œil morose par la fenêtre. La police venait d'envahir la propriété de DeMarco et des agents se promenaient partout dans le parc.

Elle vint le rejoindre, s'arrêtant quelques pas derrière lui.

— C'est toi qui as fait tout ce bruit tout à l'heure ?

Il rangea le Beretta et s'affaissa avec lassitude dans un fauteuil.

— Un petit feu d'artifice, oui. Il n'y avait pas assez de spectateurs.

— Je suis rentrée par la fenêtre, avoua-telle timidement.

— C'est bien. Tu peux aussi repartir par le même chemin.

Mais elle repartit plutôt dans la cuisine pour en revenir avec deux grandes tasses de café.

— Tu le prends comment ? fit-elle.

— Fort, noir, sans drogues.

Elle rit et lui tendit une tasse.
— Tu vois trop de films policiers.
Il accepta la tasse.
— Ça fait quatre ans que je ne suis pas allé au cinéma.
Elle fit une petite grimace, puis s'assit, tenant à deux mains la grande tasse.
— Tu n'as rien raté. Il n'y a que le porno qui marche, c'est triste et déprimant. Ça fait le contraire de l'effet voulu.
Bolan émit un petit rire. Il posa la tasse et alluma une cigarette pour tirer une longue bouffée qu'il ressoufla bruyamment.
— Pourquoi es-tu revenue ?
— Mauvaise question.
— Quelle est la bonne ?
— Pourquoi suis-je partie.
— O.K., pourquoi ?
— Donne-moi une cigarette.
Il lui lança le paquet et se pencha pour lui donner du feu.
— Je parie que tu ne me l'aurais jamais demandé, fit-elle.
Il haussa les épaules.
— C'était ton droit. C'est ta peau après tout.
— Je ne suis pas partie pour sauver ma peau.
— Non ?
— Non.
Elle but une gorgée de café et tira sur la cigarette.
— Pour sauver la tienne.
— Raconte voir.
— Je crains que M. Wo Fan soit un bien triste salaud.
— Tu ne t'en doutais pas quand tu nous as présenté.
— C'est parce que je…
— Tu quoi ?
Elle reprit évasivement du café. Bolan se leva pour retirer son blouson et les lunettes teintées. Il les enfila dans une poche, puis quitta son harnais.
L'Auto-Mag se trouvait dans la camionnette fermée. Il posa le Beretta sur la table, près de sa main, puis laissa tomber son jean. La combinaison avait gardé une odeur de sang et de poudre.

Bolan frotta une grande tâche sur sa manche, puis se rassit en soupirant.

Mary Ching le scrutait.

— Je te préfère comme ça, fit-elle d'une voix douce. Tu ressembles plus à ton personnage.

— C'est quoi mon personnage ?

— Une machine à tuer.

Il agita brièvement la tête.

— Bon, d'accord.

— La personnification de la virilité.

— Allons-y pour la virilité.

Elle sourit.

— Tout de suite ?

— Mais non, pas tout de suite !

Elle se mit à rire.

— Fais gaffe, hein, lui dit Bolan d'une voix grinçante. J'en ai déjà buté quelques milliers ce matin.

— Tu arrives à en plaisanter ? demanda-telle sérieusement.

Bolan poussa un soupir.

— Ça vaut mieux que d'en pleurer.

— Donc ça te gêne ?

— Evidemment. Tu en connais que ça ne gênerait pas ?

— Je… je ne sais pas, fit-elle d'une voix hésitante. Je crois que ça dépendrait des gens qu'on tue.

— Ça n'a aucune importance, crois-moi. Ce sont des *morts*.

— Tu es un monsieur étrange, Mack Bolan. Je crois que c'est pour ça que je suis partie. Et pour ça que je suis revenue.

— Parce que j'suis étrange.

— Oui.

— Bon.

— Tu ne poses jamais des questions ?

— Seulement lorsqu'il le faut.

Elle fixa le charbon de sa cigarette et sembla s'y adresser plus qu'à Bolan.

— Je suis partie parce que je ne mérite pas ta protection. Ensuite je suis revenue parce que tu mérites la mienne.

— Merci, mais je n'en veux pas, rétorqua Bolan.

Elle s'étonna :

— Tu me laisserais partir ? Maintenant ?

— Evidemment, si tu en avais envie.

— Alors tu me fais confiance ?

— Pas le moins du monde.

La petite chinoise mordilla sa lèvre et écrasa violemment sa cigarette, comme si elle voulait briser les brins de tabac.

— C'est frustrant de te parler.

— Ecoute, Mary, dit-il d'une voix fatiguée, ça fait trente heures que je n'ai pas dormi. Je n'ai pas mangé depuis seize. J'ai fait deux descentes et j'ai dû tuer pas mal de monde. Ça ne me gênait pas du tout avant ton arrivée il y a quelques heures. Ne me demande pas pourquoi, mais j'en ai eu les tripes nouées tout d'un coup. Ça allait bien de nouveau jusqu'à ce que je sente ton café. Qu'est-ce que tu me veux après tout, bon Dieu ?

— Tu vois que tu sais parler, fit-elle.

— Vas te faire foutre, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Rien.

— Je veux dire…

— Je suis cerné. Y a des flics partout. Alors je vais dormir.

— Ah ! je vois. C'est bien, ça. Les flics te cernent, alors toi, tu vas te mettre au lit pour faire un somme.

— C'est ça.

— Tu es de plus en plus étrange, Mack. Je ne te comprends pas du tout. Tu devrais faire les cent pas, comme ils le font dans les films. Tu pourrais te saouler ou me tabasser. Tu pourrais prendre ton pistolet, casser la vitre et pousser des hurlements de mépris. Insulter un monde indifférent et médiocre qui en veut à ta vie.

Bolan se mit à rire. Il se sentait mieux, ses tripes se dénouaient.

— Tu es pas mal finalement, lui dit-il.

— Moi non plus, je n'ai pas pu dormir.

— Fais comme chez-toi.

— D'accord. Tu as déjà pris un bain à la chinoise ?

Il y réfléchit brièvement.

— Non, je ne pense pas.

— Je t'en donnerai un.

— O.K.

— Tu ne vas pas recommencer à me parler par monosyllabes, non ?

— Toi, tu parles pour deux, fit-il.

— C'est curieux ! C'est vraiment étrange. Je n'arrive pas à y croire. Je n'ai jamais vu une scène de draguage aussi étrange.

— Qui drague qui ? fit Bolan en riant.

Ils quittèrent la pièce en riant, et Bolan ne s'était pas senti aussi bien depuis fort longtemps.

Il allait trouver un moment de répit, il allait se prélasser dans un havre de paix et il allait le faire en très galante compagnie.

Une heure pour Bolan équivalait à toute une vie pour un autre.

CHAPITRE XI

Le capitaine Matchison était d'une humeur de chien, le sergent Phillips était dans ses petits souliers.

Ils se trouvaient dans le QG mobile de la Brushfire où le capitaine avait convoqué tous les dirigeants d'équipe y compris Phillips.

Phillips qui avait essayé de piéger Bolan et qui s'était fait rouler.

Ce n'était pas drôle d'être noir dans un monde blanc, c'était pire d'être noir et de passer pour un incompétent. Pourtant il lui avait fallu conter toute l'histoire.

Matchison se tenait près d'une des fenêtres de la caravane d'où il observait d'un œil furibond les cadavres alignés dans le parc DeMarco en frappant doucement la vitre du poing. C'était le genre d'homme qui n'avait pas d'expression faciale, un vide à la place des traits, mais il émanait la fureur de tout son être.

Les autres sergents se tenaient derrière Phillips qui ne les voyait pas, mais qui sentait leur embarras. C'était normal. Ils faisaient parti d'une équipe d'élite et il fallait être à la hauteur de leur réputation chaque fois qu'une mission se présentait.

— Je n'en reviens pas, déclara enfin Matchison.

— Capitaine, je… commença Phillips.

— Fermez-là, Phillips, grinça le directeur de la Brushfire Squad. Ne vous rappelez pas à mon mauvais souvenir. Je comptais les brancards. A votre avis, il y en a combien ?

— Pas mal, sans doute.

— Dix-sept pour l'instant. Les infirmiers en trouvent encore dans la baraque.

— Oui, monsieur. Une attaque virulente.

— Vous êtes responsable de combien de ces morts ?

Le sergent eût envie d'allumer une cigarette, mais pensa que le moment n'était pas encore venu.

— Pas plus de deux, capitaine. L'autopsie le confirmera. Mack se servait… le suspect se servait d'une arme étrangère, un 9 mm muni d'un silencieux, et d'un gigantesque pistolet en acier inoxydable avec

le canon ventilé. Moi je me sers d'un .38 Positive. Je n'ai jamais vu d'arme comme ce gros calibre.

— Comment cela ?

— Enorme, trente centimètres de long. Je l'ai regardé recharger aussi et je n'avais jamais vu des balles semblables.

— De fabrication spéciale ?

— C'est bien possible. C'est un maître armurier, capitaine. C'est peut-être lui qui a fabriqué le pistolet.

— Vous me ferez un rapport là-dessus.

— Oui, monsieur.

Matchison se retourna pour faire face au flic noir. Il le contempla d'un regard froid et dur.

— Bill… je vais te couvrir cette fois.

— Je vous en suis reconnaissant, capitaine.

— Mais je le veux, votre copain de régiment !

— Oui, capitaine, je le sais.

— Restez à l'écart.

— Capitaine ?

— Je ne veux pas qu'on commence à raconter que la Brushfire coopère avec un criminel notoire pour supprimer le milieu.

— Mais je ne coopérais pas, capitaine. Je me suis fais coincer entre deux feux et Bolan m'en a tiré. C'est tout.

Matchison leva les yeux au ciel.

— Pas un mot à la presse. Vous me comprenez ?

— Bien, capitaine, fit Phillips d'une voix éteinte.

— Si l'un de ces ragoteurs comme Caen apprend ce qui s'est passé, on se foutra de nos gueules dans tout San Francisco.

— Bolan m'a sauvé la vie, marmonna le sergent.

— C'est précisément pour ça ! Soyez réaliste, Bill…, nous sommes en état d'alerte. Nous avons quadrillé ce quartier pour attendre l'arrivée de ce type. Nous, la Brushfire, la sacro-sainte Brushfire qui est censée défendre la ville contre les criminels les plus féroces, les agents de la Brushfire, des fonctionnaires surpayés au dire de certains, tout ce monde et cet organisme traquent un malheureux homme seul… et quoi ? Il arrive, passe à travers notre filet et assassine dix-sept citoyens. Dix-sept citoyens qui ne sont inculpés d'aucun crime. Ensuite il s'échappe, mais seulement après avoir pris

la peine de sauver la vie d'un de nos hommes. Bravo ! C'est cette histoire qui ne doit pas paraître à la une !

— Non, capitaine.

L'un des sergents derrière Phillips éleva la voix :

— On peut fumer, capitaine ?

— Bien sûr, fumez, gronda Matchison. Grillez-en une et détendez-vous pendant dix minutes car c'est la dernière occasion que vous aurez de le faire.

Phillips le croyait. Il se laissa tomber dans un fauteuil en toile, alluma enfin une cigarette puis passa bien plus de dix minutes à écouter le capitaine au sujet de Mack Bolan.

Lorsqu'il quitta la caravane, Phillips était persuadé que le plan allait marcher. Même Mack Bolan, le guérillero du siècle, n'y trouverait pas une faille.

C'était désespérant. Il se trouvait quelque part dans la ville un homme extraordinaire et cet homme allait être traqué et abattu comme une bête fauve. Et par la *justice*.

Drôle de façon de mener le monde.

Bolan n'avait pas l'ombre d'une chance.

Phillips décida qu'il lui faudrait tuer Bolan lui-même. Par respect et par amitié.

CHAPITRE XII

Du sommet d'un palace d'Union Square une autre sorte d'armée allait bientôt recevoir ses ordres de marche. Franco, le fou, Laurentis mettait un point d'honneur à vivre dans une suite luxueuse, cela représentait à ses yeux la réussite et la classe.

Il disait volontiers, et à qui voulait entendre, qu'il n'y avait qu'une chose qui faisait que la vie valait la peine d'être vécue, la classe, le standing. « Un homme doit vivre dans le luxe, il doit manger, s'habiller, baiser avec de la classe. Moi, je vivrais ici même si si ça me coûtait tout ce que je gagne. »

Effectivement cela lui coûtait cher. En revanche il jouissait du haut de sa terrasse verdoyante et de la baie vitrée de son appartement de cinq pièces de la plus belle vue de la vieille ville. Il pouvait observer à loisir la ville de San Francisco qu'il volait, violait et dirigeait. Un jour il la dirigerait seul, sans interférence, car il avait de la classe.

Que Vince le vaniteux et que Tom l'actionnaire se bourrent le mou, lui, Franco Laurentis, allait se payer le tout, avec ou sans l'accord du vieux DeMarco.

Il attendait une mort, c'est tout, la mort du vieillard. Un homme de soixante-douze ans ne pouvait pas durer bien longtemps. Evidemment il aurait pu se l'offrir, cela lui coûterait moins cher qu'une semaine de loyer.

Pourtant c'était délicat de faire buter un capo. Il y aurait une explication avec la *Commissione* qui monterait sur ses grands chevaux, même au sujet d'un vieil homme sénile comme Roman DeMarco qui n'avait jamais joui d'une immense popularité. Mais, une fois mort, le capo attirerait une incroyable sympathie, les mafiosi adoraient leurs morts, c'était bien connu.

Franco n'avait pas besoin de l'animosité de la *Commissione*.

Il valait mieux agir avec de la classe et laisser se passer normalement les choses en calculant et en agissant pour saisir les rênes du pouvoir après l'enterrement.

Cela dit il fallait parfois faire preuve de patience pour agir avec classe. Le vieux se comportait comme s'il pensait vivre éternellement. Il y en avait des hommes comme ça qui ne savaient pas se retirer à temps. Donc Franco avait agi calmement et discrètement pour faciliter cet abandon si tardif.

En fait Franco n'était pas l'héritier. Tom Vericci se trouvait en première position, ne serait-ce que par ancienneté, et Vince Ciprio le suivait de près. Franco n'était même pas en course. Si Tom reprenait la place du vieux, il élèverait un de ses hommes pour emplir son poste. Ciprio ne changerait pas de position. Franco non plus. Il ne perdrait rien de son pouvoir, mais il enrageait de penser qu'il pourrait se retrouver sous les ordres de Tom l'actionnaire. Quelle horreur !

Vince aurait pourtant aimé être capo, mais il n'avait pas de classe. Tom… oui, Tom avait une classe folle et, au fond de lui-même, Franco le redoutait. Mais pas suffisamment pour ne pas le faire descendre.

Franco dirigeait les tueurs de San Francisco.

C'était un détail à ne pas oublier.

Surtout si on s'appelait Vince le vaniteux ou Tom l'actionnaire.

Franco aurait pu les faire supprimer en un clin d'œil. Cela déclencherait la guerre, oui, et la *Commissione* détestait les guerres civiles parce que cela leur faisait du tort à tous. Et Franco était d'accord, c'était pour cela qu'il travaillait avec de la classe.

Mack Bolan le fumier était arrivé à Frisco… un atout de choix dont Franco comptait se servir.

Après tout cet ordure aimait se farcir les capos, c'était bien pour cela que toute la Mafia était en émoi. Si seulement il n'avait supprimé que les soldats, elle s'en serait foutue. Mais il visait les gros, ce qui était plus ennuyeux. Franco trouvait cela très embêtant car il était gros lui aussi.

Bolan allait buter Don DeMarco, c'était écrit, c'était dans l'ordre des choses. De plus il y arriverait parce que Franco n'allait rien faire pour l'en empêcher. Ce qui était logique.

Ce ne serait qu'après qu'il se mettrait en branle, lorsque le vieux aurait quitté la scène. En attendant Franco dirigeait la ville, il la

tenait dans ses mains grâce à la connerie de Vince et de Tom. « Prends, mais prends donc, » avaient-ils dit.

Et il l'avait prise.

Ces deux gars allaient bien déchanter lorsqu'ils lui demanderaient de la rendre.

En fin de compte le type qui supprimerait Bolan deviendrait un héros national, il aurait du poids dans une confrontation. Personne ne pourrait s'opposer à celui qui aurait liquidé Bolan. Cet homme serait Franco Laurentis.

Ainsi avait raisonné le dirigeant des tueurs jusqu'aux environs de huit heures trente lorsqu'il reçut un coup de téléphone de Don DeMarco lui-même. Franco prit l'appareil et s'entendit engueuler sans aucune classe.

— Espèce de petit con ! hurla le vieillard. Je te donne un travail à faire et qu'en fais-tu ? Tu l'emmènes dans ton piège à connes dans le ciel et tu te le fourres au cul ! Au cul, baudruche !

Quel manque de classe. Parler ainsi au chef des tueurs. Mais le ton du vieux capo fit frissonner Franco.

— Que… que se passe-t-il ? De quoi parlez-vous ?

— Je té parle dé cé foumier dé Bolan ! s'égosilla le vieux en reprenant de rage son accent italien. Il est vénou ici et il a bouté tout lé monde. Le gosse à Tony… vingt, trente autrés hommes. Loui, il est vénou faire sauter ma baraque et toi, tou démandes ce qu'il y a ! Pauvre pétité frappe dé rital ! Pourquoi tou n'es pas dans la roue, pourquoi tou né lé poursouis pas ?

Franco n'était en aucun cas une petite frappe, mais il jugea que le moment d'en discuter n'était pas venu.

— Mon Dieu, fit-il d'une voix faible, mais c'est affreux, Don DeMarco. Et il s'est échappé ? Il n'y a même pas laissé un peu de son sang ?

— Il nous a laissé oune médaille, connard ! Sors dé chez toi, Franco ! Quitte ton baisodrome et fais quelquéchose !

— Mais tout est en marche déjà, monsieur. Je vous jure qu'il sera mort avant ce soir.

— Tou en es sûr, hein ?

— Absolument

— Ça vaudrait mieux pour toi. Jé vais té dire pourquoi, Franco. Jé t'ai désigné dans mon testament.

— Je ne comprends pas.

— Tou vas mourir en même temps qué moi.

— Comment… je ne… vous voulez dire que…

— Tou sais très bien ce qué jé veux dire ! Il y a cinq contrats avec ton nom dessus. *Cinq,* Franco ! Si Bolan mé toue, toi, tou meurs par contrat. Réfléchis à ça !

Ah ! le vieux fumier, il avait donné des contrats sur Franco !

— Mais je ne pense pas que… enfin, nous devrions en discuter, j'ai certains droits…

— Tou n'as aucun droit ! Je t'ai donné un travail, tou lé fait, c'est tout, Franco !

Le vieil homme raccrocha violemment le téléphone.

Franco Laurentis rectifia rapidement sa philosophie personnelle. Si seulement il savait qui tenait les contrats, il aurait pu agir, mais il ignorait tout. Et il n'aurait pas suffisamment de temps pour faire une enquête. Il n'y avait qu'une seule solution; tuer Bolan avant qu'il n'ait pu descendre le vieux. Mon Dieu… un contrat testamentaire !

Dix minutes plus tard Franco lançait sa campagne car il n'y avait pas d'autre issue.

Franco, le fou, Laurentis était bien décidé à ne pas se laisser tuer sans classe.

CHAPITRE XIII

La main de Bolan reposait sur le Beretta qu'il avait posé sur la table de nuit. Une autre main essaya de s'interposer entre la sienne et son arme.

Il ouvrit à demi un œil.

— Arrête, fit-il.

Elle s'était allongée en travers du corps de Bolan et son bras s'étendait le long du sien.

— Je croyais que tu dormais, chuchota-t-elle.

— Tu avais raison.

— Tu as le réveil facile.

Elle se dégagea, faisant grincer les ressorts du matelas, puis se mit à genoux sur le lit.

Bolan lâcha son arme pour mieux la contempler.

— Tu dors toujours la main sur ton pistolet ? demanda-t-elle.

— Par prudence.

— Je suis désolée, je ne le savais pas. J'avais peur que tu fasses un cauchemar et que tu te mettes à tirer.

— Je vois.

— Tu ne me fais pas confiance, n'est-ce pas ?

— Non.

— Même depuis…

— Surtout depuis.

— Tu vis dans un monde sinistre, fit-elle, les yeux ronds.

— Comme tu me l'as fait remarquer, je suis étrange.

Elle lui fit une petite grimace.

— Oui… mais tu es gentil tout de même. Dis, Mack, tu es bien réveillé ?

— Oui.

— J'ai envie de me confesser.

Bolan lui sourit.

— Je ne suis pas un prêtre, tu sais.

— Tu sais bien ce que je veux dire. Je veux tout t'expliquer pour que tu me fasses confiance. D'accord ?

— Comme tu voudras.
— Ne préférerais-tu pas pouvoir me faire confiance ?
— Si, évidemment.
— Alors, écoute. Wo Fan et Franco Laurentis font équipe.
— Sans blague.
— Tu le savais déjà, n'est-ce pas ?
— J'avais mes idées là-dessus.
— Je te les confirme. Ils travaillent ensemble. Un mariage de raison peut-être, mais…
— Et le vieux flic ?
— Barney Gibson ?
— Oui.
— Il faut que je te dise tout ?
— Non.
Elle poussa un soupir.
— Bon, je le ferai tout de même. Je travaille pour lui.
— Et pour qui d'autre ?
Elle baissa les yeux.
— Pour tous ceux qui en ont les moyens.
— Quel est ton prix ?
— Ça dépend du travail.
— Que fais-tu au juste ?
— Je renseigne.
Bolan fronça les sourcils.
— Tu veux dire que tu es détective privé ?
Elle éclata de rire, heureuse de pouvoir se laisser aller.
— Pas vraiment, non. Je n'ai pas de patente.
Elle lui lança un regard malicieux.
— Mais je suis docteur en droit et à une époque je faisais partie du FBI.
Bolan poussa un grognement.
— M. Hoover ne te plaît pas ?
— Si. Ce sont ses bonnes femmes que je ne digère pas. Sais-tu combien de filles du FBI j'ai connues ?…
— Je ne veux pas le savoir, répondit-elle rapidement. Je t'ai bien dit « à une époque. » Je suis indépendante depuis plus de deux ans.
— Tu n'as pas de patente ?

— Non. Ce serait un handicap. Je ne suis pas détective, Mack, je suis une espionne.

— O.K., mais alors quel rapport as-tu avec Barney Gibson ? Il te paye de sa poche ?

— Peut-être. Je ne sais pas si la ville paye elle-même les indicateurs.

— Je vois, fit-il.

— Wo Fan m'a payée aussi pour surveiller le *China Gardens*.

— Pourquoi faire ?

— Je ne sais pas. Je regarde, j'écoute et tous les soirs je fais mon rapport par écrit.

— Et ce que tu m'as dit sur les œuvres d'art contrefaites…

Elle fit une grimace.

— J'ai tout inventé, avoua-t-elle.

Elle se pencha subitement en avant et l'embrassa doucement. Il la prit dans ses bras et elle dut finalement lutter pour se dégager.

— Tu ne vas pas me faire repartir, je te l'interdis.

Bolan se mit à rire, puis lui caressa doucement le bras.

— Je t'aime bien, Mary, dit-il. Ça me suffit pour l'instant.

— Pas-moi, fit-elle sérieusement. Je veux que tu me fasses confiance… et ton instinct… ton instinct ne te dit pas que tu peux avoir confiance en moi maintenant ?

Il leva les sourcils.

— Maintenant ?

Elle haussa délicatement les épaules.

— J'ai commencé, alors autant tout te dire. Je soupçonnais Wo Fan d'avoir des rapports avec la Mafia avant même de te connaître. Un soir Franco Laurentis m'a mis la main aux fesses. Lorsque je l'ai envoyé balader il m'a parlé de nos intérêts communs et de Wo Fan. J'en ai parlé à Wo Fan le lendemain. Il s'est mis dans tous ses états, puis il a commencé à donner des ordres en chinois à ses hommes. Moi, je n'y comprenais rien, mais…

— Tu ne parles pas le chinois.

Elle lui sourit aimablement.

— Et toi ? Tu parles le polonais ?

Bolan sourit à son tour.

— Pas un mot. Comment connaissais-tu mes origines polonaises ?

— Je sais beaucoup de choses sur toi, Mack Bolan. Du moins… c'est ce que je pensais jusqu'à ce matin. Cela dit… lorsque j'ai revu Franco Laurentis quelques nuits plus tard il est venu me faire des excuses, ce qui est vraiment bizarre étant donné son personnage. Mais en fait il voulait me faire croire qu'il avait plaisanté au sujet de Wo Fan, qu'ils n'avaient pas d'intérêts communs justement.

— Oui, je vois.

— Donc… lorsque je t'ai rencontré au *China Gardens* hier soir, je… enfin…

Elle lui sourit piteusement.

— Je t'ai mis dans le même sac que les autres.

— Je comprends.

— Je connaissais la légende du héros, mais je sais aussi ce que peuvent faire les journalistes. Ils écrivent n'importe quoi pour vendre leur soupe. Je pensais qu'en fait tu étais un de ces types avides de publicité et d'aventures qui s'attaquent à la Mafia pour se faire un nom.

— Je comprends, dit Bolan.

— Tu vas me laisser finir, oui ?

Il se mit à rire doucement.

— Vas-y.

— Lorsque je suis montée ici… dans cet… endroit…

Elle frissonna.

— J'ai vu comment tu vivais. Dans la crainte et les précautions, toujours aux aguets… oh ! Mack, j'en aurais pleuré.

— Ce n'est pas si grave que ça, fit Bolan d'une vois rassurante.

— A peine. Maintenant j'ai vu et je comprends. Et dire que… que j'ai failli te laisser assassiner par les tueurs de Franco.

— Qu'est-ce qui te fait penser que c'est *moi* qu'ils cherchaient ?

— Eh bien ! je…

— Moi, je n'ai jamais cru que c'était moi qu'ils espéraient trouver chez toi. C'est illogique. Ils s'attendaient à un travail facile. Pourquoi crois-tu que je t'ai fait partir aussi rapidement.

Elle frissonna de nouveau.

— Je n'en reviens pas… évidemment Laurentis à dû commencer à s'inquiéter de ce qu'il m'avait dit… tu dois avoir raison.

— J’en suis certain, répondit Bolan. Et ensuite tu m’as fait le coup de disparaître. J’étais sûr que tu étais déjà morte. Pourquoi es-tu partie, Mary ?

— J’avais mauvaise conscience. Je ne me supportais plus.

Bolan connaissait ce genre de sentiment.

— Il fallait que je parte, poursuivit-elle, que je quitte cet endroit. Je suis retournée chez moi, en espérant que le capitaine n’y trouverait pas Cynthia et Panda. J’étais folle d’inquiétude.

— A quel sujet ?

— Qu’elles t’aient vu chez moi. Mack, ces filles travaillent pour Wo Fan. Indirectement, mais elles le savent. Ça fait partie du mariage de raison dont je t’ai parlé. Wo Fan et Laurentis se sont associés pour plusieurs affaires. J’ai commencé à me dire que…

— Que ?

— Que si elles racontaient qu’elles t’avaient vu chez-moi… Et si Laurentis avait compris que je travaillais pour Wo Fan, et si Wo Fan ne tenait pas à ce que Laurentis apprenne que Wo Fan essayait de faire un marché avec toi. Et si…

Bolan se mit à rire.

— Qu’y a-t-il de si drôle ?

— Ce n’est pas vraiment drôle, expliqua Bolan, mais c’est extrêmement distrayant de voir comment réfléchit une poupée chinoise de ton espèce. Cela dit, tu as probablement raison.

Elle agita la tête avec véhémence.

— Tu parles que j’ai raison ! Et ces deux petites gourdes pourraient se retrouver très embêtées.

— C’est possible, fit Bolan. Je leur ai dit d’oublier mon passage, mais elles en ont certainement parlé.

— Toujours est-il que j’ai essayé de les trouver. J’ai téléphoné partout.

— Elles m’ont parlé d’un house-boat. A Sausalito.

— Elles n’y seraient pas allées. Elles tournent un film en ce moment, c’est trop fatigant de faire des allers-retours. Elles couchent chez qui accepte de les héberger.

— Comment les as-tu connues, Mary ?

Elle haussa les épaules.

— Elles ne sont pas méchantes tu sais. Panda est un peu curieuse sexuellement, mais… enfin. Je les ai connues chez Wo Fan. Un dîner pour des associés. Elles étaient invitées, elles étaient payées pour être… Je ne sais pas… décoratives.

— Je vois, fit Bolan.

— Mais pas *moi*.

Il rit doucement.

— Que vas-tu faire à présent, Mary ?

— Me planquer. Et toi ?

Il sourit mystérieusement.

— Moi, j'ai une guerre à mener.

Elle lui fit une grimace.

— Tu es vraiment un dur, Mack Bolan. Trop dur. Tu ne voudrais pas que je t'accompagne pour recharger tes armes ?

— Pas le moins du monde.

— J'en étais sûre. Mack ?

— Oui ?

— Il te faudra tuer Wo Fan.

— Tu crois ?

— Oui. C'est un nationaliste, donc il a ma sympathie, mais il fait partie des loups maintenant. Wo Fan et Laurentis complotent. C'est une alliance diabolique. Laurentis empêchera l'arrivée des communistes et Wo Fan l'aidera à supprimer la famille régnante. Enfin, je crois que c'est ça.

Bolan réfléchissait en silence.

— Comme a dit Wo Fan, poursuivit-elle, le mal nous entoure.

— Oui, mais moi, je ne m'attaque qu'à une partie du problème.

— Tu ferais bien d'élargir tes horizons.

— Tu penses vraiment que Wo Fan constitue pour moi une menace.

— Il court avec les loups, il est comme eux. Rien ne l'arrêtera. Si Laurentis apprend que Wo Fan est venu te trouver… si Wo Fan pense qu'il pourrait faciliter sa tâche en te livrant à Laurentis… enfin, c'est un monde bien cruel, Mack.

Bolan contempla sa montre. Il était tout juste midi passé. Il poussa un soupir.

— C'est la fin de la détente, annonça-t-il.

— Comment ?
— Où travaillent ces filles ? Connais-tu l'endroit ?
— Oui.
— Et Barney Gibson, qu'a-t-il à voir dans tout ça ?
— Je ne sais pas exactement, dit-elle lentement en y réfléchissant. Il a déjà eu des histoires avec le milieu. Je crois qu'il essaye de boucler tout ce monde.
— Tout seul ?
— Oui, fit-elle en acquiesçant. Je crois qu'il ne fait plus confiance à certains éléments de la préfecture.
— Pourrais-tu organiser un rendez-vous avec lui ?
— Mais pour quoi faire ? demanda-t-elle avec de grands yeux.
— Un rendez-vous sûr, prudent. Tu peux arranger ça ?
Elle scruta longuement son visage, puis agita lentement la tête.
— Je pense que oui.
— Alors fais-le.
— Est-ce que cela veut dire que tu me fais confiance à présent ? demanda-t-elle doucement.
— C'est ça, en effet, gronda Bolan.
Elle lui prit la main joyeusement.
— Formidable !
Qu'y avait-il de formidable à ça ? Le moment de tuer était venu.

CHAPITRE XIV

Bolan se trouvait dans un jardin enchanteur et se demandait si les indigènes de San Francisco en profitaient parfois ou s'ils passaient leur chemin, ignorant cyniquement les joies de leur propre ville.

Près du Golden Gate Park, l'endroit s'appelait le *Japanese Tea Garden,* le jardin japonais, célèbre à cause de son salon de thé en plein air. En parcourant les petits sentiers sinueux, bordés de buissons exotiques, d'arbres miniatures et de statuettes nippones, le touriste pouvait traverser un petit pont au-delà duquel il accédait au salon de thé près du temple shintoïste.

Ayant contemplé avec plaisir la sérénité du lieu, Bolan réfléchissait à son rendez-vous avec un vieux flic qui ne cracherait pas sur une mésalliance si celle-ci l'aidait à accomplir son œuvre personnelle.

Bolan espérait que Gibson serait ce genre de flic.

Le visage masqué par ses lunettes de soleil, une tasse de thé à la main, il vit arriver la fille et le flic qui s'arrêtèrent près du bassin comme convenu. Gibson ne savait pas encore pourquoi il se trouvait là, mais Bolan le vit réagir lorsqu'il l'apprit

Le gros homme se raidit imperceptiblement, mais ne ralentit pas le pas d'un dixième.

Ils se parlaient. Mary Ching essayait sans doute de le convaincre.

Et le flic se laissait convaincre, cela se voyait dans ses traits. Ils continuèrent à marcher et, avant de disparaître, Mary Ching accrocha une fleur blanche dans ses cheveux.

Bolan quitta sans plus attendre le salon de thé et fit le tour du jardin par un autre sentier.

Il arriva, comme convenu, le premier au rendez-vous et les regarda venir.

Gibson avait une tête à tromper son monde. A première vue ce n'était qu'un gros homme aux traits irréguliers, à la face trop large, aux yeux rougis, à la mâchoire prognathe et au regard voilé d'indifférence. Il donnait l'impression d'un homme lourd, grognon, même un peu con.

Mais ce n'était qu'en surface. Bolan avait appris à regarder en profondeur. Un homme se lisait comme un signe dans la jungle.

Il comprit que Barney Gibson était un flic de la vieille école. Il n'avait rien d'un avocat, d'un moraliste ou même d'un policier. C'était un flic. De l'espèce qui se fout pas mal des droits civiques des individus, mais qui veille jalousement à la sécurité de sa ville. De l'espèce qui passait outre aux règles pour faire son boulot.

Bolan en avait connu des flics comme Gibson, des hommes d'un autre temps qui refusaient de se moderniser. Dieu merci, il existait encore quelques Barney Gibson à travers le monde.

Il n'y eut pas de présentations. Les deux hommes ne se tendirent pas la main. De plus ils laissèrent tous deux leurs mains bien en évidence.

— Alors c'est vous, dit Gibson. Qu'est-ce que vous faites à San Francisco ?

— Un nettoyage à sec. Il y a trop de Mafia à San Francisco.

— Et puis après ? gronda le flic.

— Moi, répondit l'Exécuteur.

— Vous êtes presque mort déjà.

— Un mort peut accomplir une quantité de choses auxquelles un vivant ne songerait même pas.

— Ça, c'est juste. A quoi pensez-vous ?

— A continuer le travail que j'ai entrepris ce matin.

Le gros homme poussa un petit grognement. Il scruta un moment l'Exécuteur puis laissa tomber :

— Oui, je suis allé voir le travail. C'était efficace, voire impressionnant C'est un commencement ?

— C'est un début.

— Ce que vous faites me plaît, je l'avoue, mais pas à San Francisco. Ça fout une mauvaise ambiance. Je ne serais pas venu si j'avais su de quoi il en retournait. Repartez, quittez cette ville. Je ne peux pas vous proposer davantage.

— Ça va éclater, capitaine, que je sois ici ou ailleurs.

« Il y a eu trop d'années fastes. Pour le milieu. Les truands vont commencer à se disputer. C'est peut-être déjà fait.

— Vous avez des renseignements sûrs ?

— Oui, répondit Bolan en regardant Mary Ching. Mary vous les donnera plus tard, moi, je n'en ai pas le temps. Mais croyez-moi, une guerre est sur le point d'éclater. Non seulement entre les mafiosi, mais avec leurs associés aussi. Ce qui veut dire qu'on verra du sang dans les rues, des innocents risquent d'y passer aussi.

— Continuez.

— C'est plus prudent de me laisser faire.

Gibson fixa longuement l'Exécuteur de son regard scrutateur, se posant des Questions, se demandant Quelle marche emprunter.

— Bon, je vous écoute, dit-il finalement.

— Je vais faire place nette, de bas en haut. Je me charge du haut, je vous laisse le bas.

— C'est gentil à vous.

— Soyez réaliste, insista Bolan. Vous ne coincerez jamais les gros pontes et vous le savez. Tant que ces hommes resteront en place cette ville sera bourrée de tueurs et de parasites. Si les chefs tombent leur influence sera terminée. Il vous faudra agrandir vos prisons pour enfermer la menue racaille.

— Pourquoi m'en parler ? demanda Gibson. Faites donc, mais pourquoi m'avertir ?

— J'aurais peut-être besoin de votre aide.

— Ah, je l'aurais juré !

— Pas de grand-chose, de rien qui puisse vous mettre en danger. Je voudrais seulement que vous passiez un mot.

— Quelle sorte de mot ?

Bolan sourit pour la première fois depuis leur rencontre.

— Pouvons-nous dire que nous avons une entente de principe ?

Le flic lui sourit à son tour. C'était affreux car il n'en avait pas l'habitude et ses rides n'arrivaient pas à chevaucher correctement son visage.

— Nous le pouvons, fit-il.

— Bon. Je vous contacterai par Mary.

— Pourquoi ne pas me le dire tout de suite ? Je suis ici, c'est plus facile.

— Pas encore, lui dit Bolan. Je vous contacterai.

— Merde ! C'est dégueulasse de me laisser pendouiller comme ça. A quoi pensez-vous ?

— Vous le saurez bientôt.
Bolan prit Mary par le bras et l'entraina rapidement.
Tout s'apprêtait effectivement à éclater.

— Répète un peu, demanda la voix troublée de Leo Turrin à qui Bolan avait téléphoné.
— Quelque chose ne va pas, Leo ? Tu es bizarre.
— Oui, je te le dirai après. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ce que tu m'as demandé. Répète donc.
— Je t'ai demandé si tu pouvais faire parvenir un message à Augie Marinello.
— De ta part ? demanda le *caporegime*.
— Non, tu ne dois pas donner l'impression que ça vient de moi.
— Quel rapport as-tu avec le plus grand capo de l'est ?
— Aucun… sinon par le sang versé, répondit Bolan en riant. C'est toujours lui le grand patron ?
— Plus ou moins, fit Turrin de sa voix étrange. Ce qu'il dit au conseil est généralement accepté. Quel genre de message, sergent ?
— Je voudrais qu'il apprenne qu'il y a un complot qui se trame sur la côte ouest. Au plus haut niveau. Un truc assez grave pour faire disparaître l'organisation de cette partie des Etats-Unis. Tu vois ?
— Oui. Qu'est-ce que c'est ?
— Une coalition, répondit Bolan.
— Une coalition de qui avec qui ?
— Essayons d'abord les communistes chinois et le vieux DeMarco. Ça te botte ?
— Attends, attends. Je t'ai déjà dit que nous avions entendu des rumeurs.
— Tu ne m'as pas donné de détails.
— Non… effectivement… bon. Les mafiosi détestent les cocos, n'est-ce pas ?
— Sans doute, mais les affaires avant tout, non ?
— C'est cela. Les affaires avant n'importe quoi. J'ai appris qu'ils faisaient des échanges. Surtout pour des stupéfiants, parfois pour autre chose. Heu… Mack, quelle coalition ?
— Pour l'instant ce n'est qu'une impression, mais elle pourrait s'avérer, Leo. J'aimerais que Marinello y réfléchisse un peu.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je veux les tripes de DeMarco.

— Bon. Quelle est ton idée ?

— C'est simple. DeMarco est l'homme de M. King. Il appartient davantage à King qu'à l'organisation. Et King fait des projets au sujet de la côte ouest. Les voies commerciales vont bientôt exister entre les Etats-Unis et la Chine Populaire, et M. King va essayer d'obtenir le monopole des imports et des exports. Non seulement les stupéfiants et de la contrebande, mais tout le reste. Tu commences à comprendre ?

L'homme de Pittsfield s'intéressait de plus en plus aux paroles de Bolan.

— Ouais, ouais. Continue. Donc, tu penses que M. King va s'établir comme concurrent de la Mafia ?

— Exactement. Un concurrent déloyal naturellement. Est-ce que cette idée ne suggère pas un conflit d'intérêts. Et comment se situe DeMarco par rapport à M. King ?

— C'est vrai tout ça ?

— Presque. Il y a en tout cas un vénérable vieux chinois qui semble aussi craindre ce genre de rapprochement. Il s'en inquiète tant qu'il a formé une contre-coalition.

— Avec qui ?

— Un truand de deux sous qui s'appelle Franco Laurentis. Tu le connais ?

— Oui, c'est Franco le fou. Il fait un complexe de supériorité, il croit qu'il est destiné à gouverner le monde.

— C'est parfait.

— Ouais. De plus c'est le tueur en chef de DeMarco.

— Ça c'est encore mieux. Il trahit le vieux, Leo. J'ai l'impression qu'il va tenter un coup d'Etat. Ce nom, souviens-t-en. Wo Fan.

Bolan épela le nom.

— C'est un Chinois très important avec des contacts et des représentants à Taiwan. Lui et Franco se sont associés. Ils ont monté plusieurs affaires près de la baie. Je crois que Franco Laurentis a promis à Wo Fan de faire échouer les échanges commerciaux avec la Chine Populaire.

Turrin émit un long sifflement. Il y eut ensuite un long silence.

— Dis, il est vraiment dingue s'il a l'intention de trahir DeMarco. Le Don est vieux, mais il n'est pas mourant. Il en a refroidi des plus coriaces que Franco.

— C'est bien ce que je pensais, Leo.

— Bon, oui, je vois. C'est une idée formidable, sergent. J'en déduis que c'est Franco qui est chargé d'exterminer l'Exécuteur. S'il a des idées derrière la tête au sujet du vieux, ce serait une occasion rêvée.

— C'est aussi ce que je me disais. Tu as compris ce qu'il fallait dire à Marinello ?

— Ouais, fit Turrin d'une voix cynique. La seule chose qui me désole c'est de ne pas pouvoir assister aux résultats.

— Ecoute, si on m'en laisses le temps, je te tiendrai régulièrement au courant.

— Oui, c'est ça. Attends, ne raccroche pas.

Leo allait enfin lui parler, lui expliquer pourquoi il avait la voix si différente.

— Tu vas te décider à me raconter tes ennuis ? demanda Bolan.

— Ouais. Heu… j'ai de mauvaises nouvelles, mais…

— Mais quoi ?

— Je ne veux pas que tu te mettes dans tous tes états. C'est peut-être rien du tout.

Un frisson glacial parcourut l'échine de Bolan.

— Dis-moi.

— Val et Johnny se sont tirés.

Bolan sentit ses tripes se convulser.

— Depuis quand ?

— J'ai essayé de les joindre ce matin. Je voulais leur dire que je t'avais parlé. Ils… ils ne sont plus là, sergent. On ne les a pas vus à l'école depuis hier soir.

Bolan avait maintenant les tripes nouées.

— Et leurs vêtements, Leo ?

— C'est difficile à dire. Il reste des vêtements, oui, mais on ne peut pas savoir au juste s'ils n'en ont pas emporté. Je veux dire…

Bolan avait les oreilles qui bourdonnaient. Il interrompit son ami d'une voix terne :

— Tu veux dire qu'on a pu les enlever.

— C’est possible. Mais il y a d’autres possibilités aussi. Tu te souviens, je t’ai dit ce matin que Val voulait te voir. Ils sont peut-être partis ce matin sur leur propre initiative. On n’arrête pas de parler des événements de Frisco à la télé. A Pittsfield on suit de près tes activités, tu sais. Moi, je pense qu’ils sont partis à ta recherche, sergent. Je crois que Val s’est décidée à organiser elle-même une rencontre.

— Je ne crois pas que Val agirait si légèrement, marmonna Bolan. Pas avec Johnny en tout cas. Elle sait quel danger cela représente. Non, je n’y crois pas, Leo.

La voix de Turrin devenait incertaine, presque paniquée.

— Mon Dieu… depuis ce matin je fais tout mon possible. Les gars n’ont parlé de rien. Si l’un d’eux a fait le coup, il n’en souffle mot à personne.

La voix de Bolan était froide, c’était la voix d’un mort.

— Leo, continue à les chercher. Si tu entends quoi que ce soit, préviens-moi immédiatement.

— O.K., bien sûr. Par quel moyen ?

— Téléphone à ce télé-journaliste à New York. Nous avons un système de communications. Tu lui diras que c’est une alerte *moulin à vent*. Il comprendra et fera passer le message aux actualités. Tu le connais ?

— Oui, je m’en souviens.

— O.K.

— Sergent… Mack… quelle merde… j’suis navré.

— Ce n’est pas de ta faute, Leo. J’ai toujours su que cela pourrait arriver. Mais je…

— Mais nous ne sommes pas sûrs que ce soit ça. Pas encore.

— Oui, évidemment, tu as raison. Heu… merci, Leo. Ecoute bien autour de toi, hein ?

— Bien sûr. Quant à Augie Marinello, je m’en occupe tout de suite.

— Ça m’arrangera.

— Ouais.

Bolan raccrocha. Il fixa un moment ses mains, puis quitta la cabine publique et retrouva Mary Ching qui l’attendait dans la rue un peu plus loin.

Elle le regarda longuement, puis lui prit la main.

— Ça n'a pas marché ?

— Si, très bien.

— Tu as un visage de mort.

— C'est vrai ?

— Oui. C'était difficile ?

— Non, pas du tout.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Un problème personnel. Laisse tomber, veux-tu ? Je m'en inquiéterai tout seul.

— Rien n'est changé ?

— Rien du tout. Je continue avec le même plan.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? demanda-t-elle en le dévisageant.

— S'occuper des petites vedettes du porno.

— Comment… ? Ah ! les filles !

— Oui. En fait je ne tiens qu'à me rassurer sur leur compte. Elles pourraient s'attirer des ennuis.

— Sans doute, chuchota-t-elle.

Mary Ching avait bien compris que quelque chose ne tournait pas rond chez Mack Bolan. Il lui était brusquement devenu étranger. Il était froid… distant et indifférent. Il avait le regard voilé, l'expression d'un tueur.

Elle se rapprocha de lui, frôlant son corps avec le sien.

— Dis, tu ne veux pas me raconter ce qu'il t'a dit, ton correspondant ?

Bolan ne répondit pas.

— Bon, d'accord, il a accepté ton plan, mais qu'est-ce qu'il a dit après ?

— Que la guerre, lui dit doucement Bolan, ne devrait pas être imposée aux femmes et aux enfants.

Elle ne comprit pas exactement ce qu'il voulait dire, mais elle frissonna en écoutant cette voix étrange.

— Et qu'est-ce que tu feras une fois que tu seras rassuré au sujet des filles ? fit-elle d'une voix timide.

— Un feu de broussailles.

— Un quoi ?

Il lui sourit, mais son rictus ressemblait à l'expression d'un masque mortuaire.

— Un feu de broussailles, Mary, à l'intention de la Brushfire Squad.

Mais en fait Bolan préparait un holocauste.

CHAPITRE XV

Il était quinze heures, la première fusillade avait eu lieu dix heures auparavant, Bolan arrêta la camionnette devant le petit studio sur Geary Street, se garant sur un emplacement de livraison. Il portait un pantalon gris, une chemise de sport ouverte au cou, un blazer classique sous lequel il avait dissimulé le Beretta.

Il se tourna vers Mary Ching.

— Essaye, dit-il en lui montrant la porte du studio cinématographique.

Elle descendit, se dirigea jusqu'à la porte qu'elle tenta d'ouvrir, puis revint auprès de la camionnette. Elle avait le regard inquiet.

— C'est fermé, bouclé à triple tour. Ce n'est pas normal, ils devaient travailler jusqu'en fin de journée.

— Auraient-ils pu terminer en avance ?

— Non, ils n'ont commencé à tourner qu'hier.

— O.K., voici ce que tu vas faire. Monte dans la camionnette et n'en bouge pas. Si tu entends des coups de feu, tu pars, tu remontes Van Ness et tu m'y attends à une centaine de mètres, même s'il te faut te garer en double file. Tu attends deux minutes, si je ne suis pas encore arrivé, tu repars. Tu reviendras ensuite toutes les heures passer devant le croisement de Powell et Geary. Tu t'en souviendras ?

— Oui, oui.

Bolan la laissa puis se dirigea à son tour jusqu'à la porte du studio.

Elle était en verre et ne comportait qu'une simple serrure de série. Bolan l'ouvrit avec un petit outil qu'il avait toujours sur lui, puis entra dans le petit hall de réception.

Il y trouva un bureau, deux divans bon marché et un petit couloir qui menait à deux petites pièces vitrées dont les portes étaient marquées de noms italiens que Bolan ne reconnaissait pas. Au bout du couloir, il vit une autre porte, celle-ci épaisse, matelassée et sans poignée. Il lut, marqué à la peinture blanche : *Studio, Entrée Interdite.*

Revenant dans le hall il trouva sous le bureau de la réceptionniste absente l'interrupteur qui commandait l'ouverture de la porte du plateau. Il posa le doigt sur la commande. Il y eut un bref ronronnement puis la porte se déverrouilla.

Il passa sans bruit sur le plateau obscur. Il n'avait pas imaginé un endroit aussi grand. C'était une espèce d'entrepôt dans lequel on avait construit des boxes pour les loges et les rangements de matériel. Au-delà de cette partie étroite l'entrepôt s'élargissait davantage et on y avait installé des cintres pour y accrocher les spots et les arcs du chef opérateur. Par terre il y avait divers objets de cinéma, des caméras, des boîtes de pellicule, des magnétophones.

Bolan remarqua qu'il y avait trois petits plateaux installés dans l'entrepôt. Dans le premier il y avait une couche de sable et un fond de décor qui passait maladroitement pour une vue sur la mer. Evidemment si l'on se concentrait sur les ébats d'une jeune fille sur le sable, on ne devait pas prêter attention au décor minable. Sur les autres plateaux il y avait un faux salon et une fausse chambre à coucher, des endroits sinistres dans lesquels Bolan n'aurait pas voulu passer un moment.

La seule lumière provenait de deux spots dirigés sur le lit de la chambre.

Un groupe d'hommes se tenait devant le plateau, interdisant presque la vue de celles qui se trouvaient assises sur le lit. Bolan parvint tout de même à les apercevoir.

Elles étaient assises en tailleur, à peine couvertes de robes de chambre blanches.

Les hommes se tenaient dans l'ombre, mais Bolan put voir qu'il ne s'agissait ni d'acteurs, ni de techniciens. Ils étaient six. Six Chinois aux gueules patibulaires.

Un septième se tenait sur le plateau, près du lit, il gesticulait et s'adressait violemment aux filles. C'était un blanc vêtu d'un costume en soie.

La sainte coalition.

Bolan se rapprocha à pas feutrés du plateau maritime, retourna les arcs pour les diriger vers l'autre plateau, puis les alluma.

Tous ceux qui se trouvaient près du plateau subitement illuminé réagirent rapidement. Les six Chinois se retournèrent d'un seul

mouvement, les bras raidis, les mains crispées, prêts à affronter le pire.

Le type qui se trouvait près du lit recula vivement comme un amant surpris en plein adultère. Les filles s'agrippèrent l'une à l'autre en se cachant la tête comme des autruches.

Les hommes fixaient aveuglément les arcs qu'avait allumés Bolan. Ils ne devaient pas distinguer plus qu'une ombre fantomatique en arrière-plan.

Mais la voix de Bolan s'éleva, froide et matérielle :

— Ne bougez plus !

— Qui est là ? s'écria le Blanc.

— La mort; tu en veux ? menaça Bolan.

Deux des Chinois firent mine de s'élancer et Bolan les perfora sans sommation, les deux balles partant presque en un seul sifflement étouffé.

Les autres restèrent de marbre sans se préoccuper le moins du monde de leurs frères inertes. Le Blanc fit un pas en avant, les bras tendus en un geste de supplication.

— Dis… attends, fit-il d'une voix craintive et respectueuse.

— Attends toi-même, lança Bolan. Renvoie les filles et ne fais pas le mariole.

— C'est tout ce que tu veux ?

— Pour l'instant, oui.

— Ben merde… elles n'en valent pas le coup.

— Pour moi, si, annonça la voix macabre. Envoie-les !

L'homme les expédia rapidement. Cynthia et Panda s'élancèrent en gémissant vers les arcs et l'obscurité. De près Bolan put constater ce qu'on leur avait fait. Leurs visages étaient boursoufflés et marbrés de rougeurs, leurs expressions terrifiées et malheureuses. Il y avait près de la bouche de Cynthia une traînée de sang coagulé.

Lorsqu'elles passèrent près de lui Bolan leur chuchota :

— Dehors, vite ! Mary attend dans la camionnette !

Il attendit ensuite qu'elles aient ouvert, puis refermé la porte du plateau, puis il s'adressa aux cinq survivants :

— Le premier qui sort après moi aura l'honneur d'y laisser sa peau. Restez plutôt un moment dans le noir, ça vaudra mieux pour vous.

Il recula sans bruit, les cinq hommes ne bougèrent pas, ayant sans doute décidé de vivre. Personne ne le suivit. Le moteur de la camionnette tournait, Mary débrayait lentement lorsqu'il ouvrit la portière pour se glisser près d'elle sur la banquette.

— Vas, lança-t-il.

Les filles étaient installées derrière, riant et pleurant à la fois, en proie toutes les deux à une légère crise d'hystérie. Mary tourna sur Van Ness et fit quelques centaines de mètres, puis Bolan se tourna vers les filles :

— Dites-moi où vous déposer.

— A Sausalito, répondit sans hésiter Cynthia.

— Tu en es sure ?

Elle agita vivement la tête.

— Nos amis s'occuperont de nous. Que ces truands essayent seulement d'arriver jusqu'à nous…

— Vous n'aimeriez pas plus aller trouver la police ?

Elles frissonnèrent toutes les deux à cette suggestion et Bolan laissa tomber. Il s'adressa à Mary Ching :

— Tu connais le chemin ?

— Oui, je connais, fit-elle d'une voix devenue aussi terne que celle de Bolan.

Les sourcils froncés, Bolan rechargea son arme. Mary lança la camionnette vers le Golden Gate.

Cynthia était très reconnaissante, Panda nettement moins. C'était en effet Panda qui avait laissé tomber le mot malheureux. Jugeant excessif l'admiration que lui vouait Cynthia, elle lui avait lancé : « Tous les hommes sont des salauds, y compris ton cher Mack Bolan. » Et ce à l'heure du déjeuner, lorsque des oreilles ennemies écoutaient.

Un attroupement d'inquisiteurs était arrivé sur le plateau peu après et avait renvoyé tout le monde sauf les deux stars qui vécurent ensuite deux heures d'enfer.

Bolan ne se sentait pas particulièrement responsable de leur destin, il n'avait pas cherché à les connaître et il leur avait conseillé de se taire. Elles avaient joué avec le feu et s'étaient fait brûler, Dieu merci pas trop gravement. En revanche, il leur en voulait d'avoir mis en danger l'existence de Mary Ching ainsi que la sienne. Mais il se

garda bien de leur faire des reproches, elles avaient bien assez souffert comme cela.

Petit village pittoresque, Sausalito se trouve en face de San Francisco sur la rive nord près du Golden Gate. Bolan y avait passé un week-end après la guerre de Corée. Si la situation avait été différente, il aurait passé un agréable moment à tout revoir avec nostalgie. Mais il était tendu et nerveux, impatient de se débarrasser des petites comédiennes pornographiques. Il perdait du temps, il le savait. San Francisco n'était qu'à quelques kilomètres dans son dos, mais il était irrité par le fait qu'il avait dû en repartir alors que tout semblait tomber en place.

Habilement dirigée par Mary, la camionnette quitta la voie principale de l'immense pont pour emprunter une petite route côtière qui contournait la baie.

Bolan aurait dû se méfier lorsqu'il remarqua d'un œil distrait un grand panneau publicitaire où l'on lisait en lettres rouges : *Sauvez la baie*. Mais il en avait déjà tellement vu au cours de la journée qu'il ne fit aucun rapprochement. Arrivés presque au bout d'un chemin en terre, plein de dos d'âne et de trous, ils virent un house-boat de taille moyenne amarré dans une petite crique, les filins tendus vers quelques arbres.

Cette fois-ci il n'y avait plus à se tromper, Bolan vit l'immense panneau qui s'étendait de la poupe à la proue de la maison flottante : *Baysavers*. Et Bolan fit le rapprochement.

Mary se lançait déjà sur le minuscule sentier qui menait jusqu'au house-boat et Cynthia s'était agenouillée derrière pour indiquer avec fierté son domicile marin.

— Voilà, fit-elle, c'est chez nous.

Bolan se tourna vivement vers elle.

— C'est aussi Baysavers Incorporated, non ?

Elle recula sous l'impact de sa voix, les yeux ronds, puis bredouilla :

— Ben… oui… je veux dire que M. Vericci nous a bien donné le bateau, mais… Tu le connais ?

Elle se plaqua contre la banquette en voyant la réponse dans le regard sauvage de Bolan.

— Oh, non… gémit-elle plaintivement.

Bolan n'avait cesse d'admirer les machinations de la Mafia qui, comme une pieuvre géante, tendait toujours une monstrueuse et inattendue tentacule.

Si l'on en touchait l'une du bout des doigts, il fallait ensuite compter avec toutes les autres. C'était un fait qu'il avait appris depuis longtemps, mais qu'il avait momentanément oublié.

Une grosse voiture vint s'immobiliser en travers du sentier derrière eux pour leur barrer la fuite.

Repoussant le pied de Mary, Bolan écrasa la pédale des freins et la camionnette s'immobilisa brutalement en piquant du nez.

Il était furieux, il avait fait la suprême connerie. Il avait manqué de prudence et de ce fait arrivait en aveugle au royaume des borgnes.

D'une voix dégoûtée il lança :

— Dehors ! Du côté de Mary. Plaquez-vous au sol et à mon commandement foutez-vous à l'eau et éloignez-vous de la rive !

Puis il fit appel à ses meilleures amies, les armes !

CHAPITRE XVI

Bolan jaillit par la porte arrière de la camionnette, une ceinture de combat autour du cou, un PM actif dans les mains.

Il avait choisi le véhicule derrière lui comme cible et il était évident que ses occupants ne s'y étaient pas attendus. Ils se trouvaient à moins de cinquante mètres, à une distance idéale. Imprévue et meurtrière, la salve de Bolan les trouva assis, paniqués et inoffensifs. Ils cherchèrent leurs armes et firent maladroitement feu par réflexe.

Bolan tirait surtout pour couvrir son échappée. Il se lança avec le PM dévastateur et plongea derrière un tronc d'arbre avant que les autres n'aient pu s'organiser.

Ils venaient de rejeter les portes de la voiture lorsque Bolan loba une grenade pour faciliter leur évacuation. Le petit engin atterrit à quelques pas du véhicule, puis roula sous la carrosserie qu'il souleva en explosant.

Deux hommes se trouvaient encore à l'intérieur, les autres ne s'étaient dégagés que d'un pas. Deux des hommes qui avaient fui s'affaissèrent, les deux autres détalèrent comme des lapins en tirant des coups de feu vers le ciel.

Une rafale du PM leur coupa les jambes. Un des hommes dans la voiture s'égosillait à hurler, mais l'explosion du réservoir mit fin à ses lamentations. Une seconde fois la voiture quitta le sol, une immense gerbe de flamme parcourut le dessous du châssis et le blessé se tut après un dernier gargouillement effrayé.

Ce fut la fin de la résistance dans son dos.

Déjà Bolan courait, ayant quitté la sécurité précaire du tronc d'arbre, vers le house-boat. En repassant près de la camionnette il lança :

— A la flotte !

Puis il lâcha une longue rafale pour attirer l'attention sur lui plutôt que sur les filles.

Ce fût un immense succès, on lui tira dessus de tous côtés.

Il sentit une balle passer à travers la manche de son blazer et une autre lui frôler les cheveux.

Il s'affaissa derrière un gros rocher à mi-chemin entre la camionnette et le house-boat et en profita pour recharger son PM brûlant et repérer les positions ennemies.

Il y avait un imbécile qui se tenait sur le toit plat du house-boat, il se servait d'une carabine à levier. Il s'abritait derrière l'antenne de télévision.

Un autre s'était agenouillé près de la passerelle derrière une boîte à ordures et il tirait sur Bolan avec un pistolet de petit calibre.

Mais les forces principales de l'ennemi s'étaient installées dans les bois devant le house-boat en cinq places différentes. Bolan recevait un feu continu de ces emplacements, ce qui l'obligeait à rester derrière son rocher.

Il risqua un regard vers la baie et vit deux têtes à la surface de l'eau.

Les deux filles avaient pris du large, mais sans Mary Ching.

Cynthia crawlait vers le house-boat et Bolan la vit s'arrêter pour crier à ceux qui se trouvaient à bord :

— Allez ! A l'eau, les enfants ! Vite !

Le type sur le toit lui envoya une balle.

Bolan le tua d'une brève rafale, puis hurla :

— Cynthia ! Plonge !

Mais c'était inutile car sa tête avait déjà disparu de la surface et Bolan remarqua un joli derrière lisse, puis de longues jambes fuselées qui battaient furieusement. Panda suivit sa copine sans plus attendre.

L'eau de la baie devait être froide – très froide – et Bolan le regrettait, mais il savait que c'était l'endroit le plus sûr pour les non-combattants. Il ne tenait pas du tout à les voir parcourir la zone guerrière.

Il chercha de nouveau Mary Ching, mais en vain.

La voiture piège brûlait joyeusement dans le sentier et une colonne de fumée noire s'élevait rapidement.

Il se trouvait en mauvaise posture. Bien entendu il pouvait s'esquiver, discrètement, mais ce serait abandonner ces gosses à la fureur des mafiosi. Bolan ne pouvait pas s'y résoudre.

Alors il se trouvait coincé derrière un rocher, face à quinze ou vingt tueurs, plus ceux qui étaient à bord du house-boat.

Personne ne pouvait bouger, mais l'attente marchait contre Bolan. Le village se trouvait à moins d'un kilomètre et les autorités viendraient bientôt enquêter sur les coups de feu et la fumée qui s'élevait.

D'un autre côté on ne pouvait pas l'attaquer de front, mais quelqu'un faisait sans doute déjà un détour pour lui tirer dans le dos.

Bolan posa le petit PM et dégaina la grosse arme argentée. Un tir de précision avec un pistolet ? Pourquoi pas ? L'Auto-Mag avait des qualités toutes particulières.

Il se leva pour attendre un coup de feu. Cela ne se fit pas attendre. Il visa la flamme la plus proche et riposta.

L'homme qui lui avait tiré dessus se leva brusquement, puis s'affaissa sur le côté.

Se levant de nouveau Bolan pût obtenir des résultats identiques.

Une drôle de roulette russe.

L'ennemi bougeait, changeait d'emplacement.

Bolan entendit une longue rafale de PM derrière lui. Il se retournait pour rendre le feu lorsqu'il vit tomber un homme et Mary Ching sortir de derrière la camionnette et arroser le flanc de la colline.

Il ne lui restait plus qu'à la couvrir.

Bolan se leva et étendit l'Auto-Mag. Le gros pistolet tonna monstrueusement et il vida le chargeur. Mary en avait profité pour s'abriter et tirait sur des cibles précises.

Elle tirait bien – très bien – et Bolan comprit qu'ils venaient de remporter la bataille.

Il y avait beaucoup de mouvement à présent, tous se dirigeaient vers le bateau.

Il y avait aussi une dizaine de personnes à l'eau. Les amis de Cynthia l'avaient rejoint.

— Ne tire plus ! hurla Bolan à Mary.

— O.K. !

Les mafiosi couraient vers la passerelle du house-boat. Il n'y en avait plus que huit. Il les laissa courir sachant déjà ce qu'il allait faire.

— Sois vigilante, dit-il à Mary.

Elle agita le bras.

Il coinça l'Auto-Mag dans son ceinturon, saisit le PM, puis s'enfonça dans les arbres pour descendre vers le house-boat.

En fait ce n'était pas un bateau, mais plutôt un gros radeau avec des murs et un toit et une passerelle qui entourait le tout.

Bolan ouvrit le feu sur le câble d'amarrage le plus proche. Le gros filin craqua, puis se trancha dans un petit nuage de poussière. La proue du house-boat se tourna vers le large, entraînant la passerelle.

Mary Ching poussa un cri de joie.

Des visages inquiets vinrent aux fenêtres du petit bâtiment et quelqu'un s'écria :

— Que se passe-t-il ?

Bolan se tournait déjà vers le second câble. Il tira une seconde rafale. Cette fois l'autre filin se brisa net et Baysavers Inc. prit rapidement le large.

— Notre bateau, notre bateau ! s'écria l'un des nageurs.

— Laisse partir, rétorqua un autre. Qu'il emporte ces fumiers !

Bolan se fichait du house-boat. Les garde-côtes la ramèneraient.

Et puis il y avait d'autres problèmes plus pressants. Une sirène hurlait au loin, les policiers de Sausalito arrivaient.

Le house-boat était loin, son équipage sur la passerelle arrière regardait impuissamment la rive.

Bolan retrouva Mary Ching près de la camionnette et ils rangèrent en silence leurs armes.

Se glissant derrière le volant, Bolan mit en marche le moteur. Mary monta derrière et referma la porte.

La petite Ford avait encaissé de nombreuses balles, mais par miracles les vitres étaient intactes.

— Elle tourne au moins, dit Mary.

— C'est parce que je ne la brusque jamais, dit Bolan.

Il faisait demi-tour lorsque les deux filles apparurent près de sa portière.

— Navré de filer, les gosses, dit Bolan, mais les flics sont en chemin.

Cynthia lui sourit péniblement.

— Je voulais juste te dire, fit-elle d'une voix essoufflée, que j'ai reconnu plusieurs de ces types. Deux… je les ai déjà vus… ils

travaillaient pour Thomas Vericci. C'est le président de…

— Je sais, de Baysavers Inc. C'est aussi un mafioso, ma chérie. Ne te laisse plus berner par les gens.

— Je commence en effet à avoir l'impression qu'on m'a drôlement bernée récemment.

Elle le regarda sérieusement.

— Dis. Je ne me doutais pas de ce qui se passerait ici. Je crois que c'est un coup monté. Pendant qu'ils nous torturaient dans le studio les autres sont venus ici. Pour être sûrs.

Bolan lui sourit.

Sans blague.

La sirène se rapprochait et Mary Ching s'énervait.

— Partez d'ici, dit Bolan. On ne sait jamais, ils pourraient revenir.

— Qu'est-ce qu'on dit aux flics ?

Il lui tendit une médaille de tireur d'élite.

— Donne-leur. Ils ne vous poseront plus de questions.

— M. Bolan, s'écria subitement Panda. Merci !

Il leur sourit.

— Planquez-vous un moment.

Il écrasa l'accélérateur et la camionnette bondit en avant. Ils atteignirent le pont quelques instants avant l'arrivée des véhicules de la police et Bolan se tourna vers Mary Ching pour lui sourire.

— On s'en est tiré, fit-il.

— C'est tout ce que tu trouves à me dire ?

Il sourit encore davantage.

— Nous sommes en vie, non ? Que peut-on ajouter à cela ?

Elle se rapprocha de lui, se collant contre son épaule.

— Tu as raison, que peut-on dire de plus ?

Il se radoucit.

— Bon, d'accord. Tu as été formidable. Tu peux me couvrir quand tu veux.

— Oh ! quelle joie, rétorqua-t-elle d'une voix cynique en lui faisant une grimace.

Ils roulaient dans les encombrements du pont quand Bolan lui dit :

— Tu dois encore téléphoner à Barney Gibson. Tu te souviens de ce qu'il faut lui dire ?

Elle le regarda d'un air dégoûté.

— Evidemment.

— Bon, je te dépose à la marina. Passe ton coup de fil, puis disparais.

— On ne peut pas dire que tu sois galant, gronda-t-elle. Tu me baises et tu ne m'embrasse même pas !

— Hein, fit Bolan en souriant.

— Tu n'y arriveras pas !

Bolan émit un petit rire, puis quelques instants plus tard se rangea sur une aire de parking.

Elle eût son fameux baiser, puis quelques autres.

— Allez, va donner ton coup de fil, gronda Bolan.

Elle le regarda sérieusement, des lueurs étincelantes au fond des yeux.

— Tu vas mieux à présent ?

Il acquiesça.

— Un peu, oui.

Plusieurs voitures de police les croisèrent, se dirigeant vers le pont, le soleil se reflétant sur leurs pare-brises.

Bolan crut apercevoir un visage noir dans la première voiture.

Mary les regarda passer, puis descendit de la camionnette.

— Ils ne perdent pas de temps. Je parie qu'il vont bloquer le Golden Gate. Est-ce que tu te sens célèbre ?

— Dans le mauvais sens du mot, hélas, oui. Si je m'en tire, retrouvons-nous là où tu sais.

— Rien ne pourrait m'empêcher de t'y retrouver, Mack. Et… et sois prudent, nom d'une pipe.

Il lui fit un clin d'œil et elle referma la portière. Il donna un petit coup de klaxon, puis démarra.

La plupart des voitures se dirigeaient dans l'autre sens. San Francisco se vidait.

Pas tout à fait. Bolan espérait qu'il y resterait certaines personnes.

Barney Gibson ne le laisserait pas tomber, mais… ce n'était pas encore gagné.

Le moment était venu de rendre visite à un tueur qui prétendait régner sur la ville.

Il sortit de l'ascenseur et immobilisa le garde en lui collant le canon du Beretta contre le front.

— Ne bouge pas si tu tiens à vivre, lui dit froidement Bolan.

Le type était un dur, ses yeux ne cillèrent pas, mais il réfléchissait visiblement.

— Ouais, ouais, vivons encore un peu, mon gars, fit-il d'une voix furieuse, mais contrôlée.

— Qui est là-dedans ?

— Juste le patron.

— Personne d'autre ?

— J'suis pas en état de te mentir, tu peux me croire.

— Je l'espère pour toi, sinon je te finis en ressortant, lui promit Bolan.

— Ils sont tous à ta poursuite, lui dit le tueur d'une voix plus aimable. Il est tout seul. Qui aurait cru que tu te pointerais ici ? En plein jour ?

— Tu ne l'aimes pas beaucoup.

— Ça ne changerait pas la paye. Et on ne paye pas un mort.

S'il souhaitait la gratitude de Bolan, il s'était trompé. Il reçut un coup de manchette dans la gorge et un coup de crosse sur la tempe.

Bolan prit sa petite clé et ouvrit doucement la porte de l'appartement.

Il y avait un disque de jazz sur la stéréo et le bar était allumé. Il y avait un tas de verres sales et les cendriers étaient pleins. Apparemment Franco avait reçu du monde.

Bolan passa dans le salon et regarda par la baie vitrée. Tout San Francisco s'étendait au pied de l'immeuble.

Les baies coulissantes de la terrasse étaient ouvertes. Bolan s'arrêta près d'un immense caoutchouc.

— Franco ? fit-il doucement.

Le tueur se trouvait sur la terrasse. Il était accoudé à la balustrade et il regardait le soleil de fin d'après-midi.

Il était en bras de chemise, un petit révolver à canon court était accroché à sa ceinture.

Il tourna à peine la tête et répondit :

— Ouais… qui est là ?

— Moi, fit doucement Bolan.

— Moi, qui ? demanda Franco d'une voix désagréable.

Il se retourna entièrement.

Bolan était sorti. Il se tenait devant Franco, le Beretta tendu et menaçant.

Le tueur se raidit, fit un pas de côté, les doigts se tendant vers son arme.

— Non, fit Bolan.

La main du tueur se figea, les doigts crispés.

— Parlons, suggéra Franco d'une voix étranglée.

— Les mots ne valent rien.

— Ils pourraient valoir cher. Tu me plais. J'apprécie ta classe, vraiment, je te le jure. Moi, je te comprends de descendre le vieux. Depuis un certain temps j'y pense aussi.

— Tu perds ton temps, Franco, lui dit Bolan. Nous sommes seuls. Qu'est-ce que tu vaux ?

— Hein ?

— Qu'est-ce que tu me proposes pour rester en vie ?

L'ambitieux mafioso contempla longuement Bolan, réfléchissant rapidement.

— Je peux te proposer à peu près n'importe quoi. Tu ne penses pas ?

— Pas tout à fait. Je te donne pourtant le choix. Une mort certaine ici, maintenant, ou une chance de t'en tirer, un peu sali, et pourchassé par les tiens ensuite. Si tu veux jouer, je te donne cette chance.

Franco le scrutait.

— Je ne te comprends pas.

— Je vais te flanquer une balle entre les yeux, puis je vais te balancer dans le vide.

Franco se raidit imperceptiblement et regarda brièvement par-dessus la balustrade. Cette mort n'aurait aucune classe.

— Ou bien ?

— Ou bien tu prends le téléphone. Tu passeras deux coups de fil. Le premier à Tom l'actionnaire, le second à Vince Ciprio.

Le tueur humecta nerveusement ses lèvres.

— Qu'est-ce que je leur dis ?

— Tu leur donne l'occasion de s'associer avec toi. Sous ton commandement. Sois convaincant, sinon je te balance.

— Je ne… je ne comprends pas.

— Mais si, mais si. Toute la ville sait ce que tu trames avec Wo Fan.

Le tueur se redressa brusquement comme une marionnette. Il voulut parler, mais s'étrangla avant de pouvoir dire :

— Mais c'est un suicide.

Bolan lui sourit cruellement.

— Ça dépend, Franco. Les coups de fil ou la balustrade. Avec le téléphone tu auras une chance… infime, d'accord, mais une chance tout de même. Je te donne trente secondes pour y réfléchir. Prends ton temps.

— Attends une minute…

— Prends ton flingue si tu veux, Franco.

— Non, je… attends !

— Trente secondes, il ne t'en reste plus que vingt-cinq, annonça Bolan d'une voix glaciale.

— Comment pourrais-je être sûr que tu ne me descendras pas après les coups de fil ?

— Ça fait partie des risques. Vingt secondes.

— Mais il te faudra me supprimer. Tu ne peux pas te permettre de me laisser en liberté.

— Quinze secondes. Je vais te dire. Je compte t'enfermer dans un placard. Je te laisserais un canif. Je serai loin quand tu réussiras à ouvrir la porte. Le compte est bon, Franco.

Bolan leva le Beretta. Franco fixa nerveusement le canon béant.

— O.K., O.K., je jouerai à tes petits jeux !

Bolan se rapprocha pour lui retirer le revolver à canon court et le mit dans une poche.

— Le téléphone, Franco, dit-il froidement. Décroche et coupe-toi la gorge.

Franco Laurentis se dit alors que Bolan avait une classe folle.

CHAPITRE XVII

Vers les vingt heures, l'on pouvait voir un incessant va-et-vient dans la villa DeMarco et l'on y recevait d'innombrables coups de téléphone.

Thomas Vericci et Vince Ciprio étaient venus, accompagnés de leurs hommes et de leurs gardes du corps.

Ce petit monde s'était rassemblé à cause des événements de la journée.

A seize heures il y avait eu une conversation téléphonique, un conseil en fait, entre San Francisco, Buffalo, Washington, Philadelphia, Boston et New York.

Lors de cette conférence l'on avait fortement conseillé à Roman DeMarco de calmer les esprits et de mettre fin aux rumeurs qui prédisaient une guerre inter-familiale. La *Commissione* avait fermement déconseillé à DeMarco d'entretenir des rapports avec des éléments extérieurs qui pourraient endiguer les efforts de l'organisation.

L'on ne parla jamais de Mack Bolan.

Roman DeMarco raccrocha après la conférence dans un état furibond.

Aux environs de dix-sept heures, Vericci et Ciprio reçurent chacun un coup de téléphone de Franco le fou Laurentis. On leur intima à tous deux qu'il fallait s'allier à Franco ou sombrer avec le vieux capo.

Les deux chefs promirent une réponse avant minuit, puis téléphonèrent aussitôt à Don DeMarco pour rendre compte de la proposition qu'on venait de leur faire.

DeMarco envoya immédiatement un groupe pour ramener le fou. Le capo voulait lui « parler ».

Mais les délégués rapportèrent que l'appartement était désert et que personne ne savait où était parti Franco.

A dix-sept heures quarante, il y eut un contrat signé et scellé dans la bibliothèque de DeMarco. L'on rapportait même que ce contrat avait été signé avec le sang des signataires. Sitôt fait il y eut de

nombreux coups de téléphone et des messages codés furent envoyés à Los Angeles, Las Vegas, Portland, Seattle, Honolulu et Phoenix.

Parallèlement des messages similaires furent répandus verbalement à travers la ville avec des résultats surprenants. Les mafiosi disparurent complètement de leurs quartiers habituels.

On spécula, dans divers quartiers, que les efforts pour retrouver Mack Bolan avaient été abandonnés.

A dix-huit heures, un « ami » téléphona du Harbor District à la villa de Russian Hill pour déclarer que Barney Gibson avait réclamé de nombreux mandats et qu'il s'apprêtait à envahir Chinatown.

Quelques minutes plus tard « l'ami » rappela. Gibson accumulait aussi des mandats à l'intention de plusieurs habitants de la communauté italienne, il passerait aux actes le lendemain à l'aube. D'autres efforts similaires se préparaient dans les environs de la baie.

A dix-huit heures vingt un médecin dut intervenir et administrer des calmants au vieux capo hypertendu.

Alors que le docteur repartait, Mack Bolan téléphona. On lui passa Thomas Vericci qui se trouvait encore dans la bibliothèque. Bolan annonça que la mort frapperait tous les associés de DeMarco vers minuit. Il prit soin d'inclure dans leur nombre le célèbre M. King.

A dix-neuf heures, la villa et le parc étaient illuminés et de nombreux gardes patrouillaient nerveusement le parc et les rues du quartier.

Alors que ceux qui se tenaient dans la bibliothèque parlaient de survie, Roman DeMarco parla longuement au téléphone à un ami mystérieux qu'il ne nomma pas. L'ami en question ne semblait pas avoir bien envie de lui répondre.

Finalement à vingt heures DeMarco raccrocha, puis soupira d'aise en se tournant vers son entourage.

— O.K., fit-il d'une voix lasse. Ça marche. On le rencontre d'ici une heure. Mais nous devons y aller seuls. Et il faut convaincre Wo Fan de nous y accompagner.

A vingt heures dix il y eut une réponse affirmative de la communauté chinoise. Wo Fan rencontrerait M. King.

Ainsi les chefs du monde criminel étaient décidés à s'entraider jusqu'au bout.

Du haut de son appartement Mack Bolan vit partir trois limousines, il les repéra avec attention et les vit tourner sur Lombard Street.

Il se précipita jusqu'à sa camionnette couverte de boue et rattrapa les trois véhicules au croisement de Taylor Street.

Ils s'arrêtèrent aux abords de Chinatown et un homme monta dans la voiture de tête, la troisième voiture s'immobilisant définitivement comme otage.

Bolan fit un détour pour éviter de passer devant cette voiture piège et retrouva les deux autres à l'angle de Stockton et de Sacramento.

Les voitures s'engagèrent ensuite sur Market Street. Bolan les laissa filer sur quelques centaines de mètres, puis se remit à les suivre tranquillement.

Les grosses limousines remontèrent entièrement Market jusqu'au quartier de Portola, puis se dirigèrent vers la route sinueuse de Twin Peaks, les deux pics montagneux qui surplombaient la ville. La seconde voiture s'arrêta.

Bolan fit de nouveau un détour, puis retrouva la dernière voiture plus loin. Il devinait déjà où les mafiosi se rendaient et commençait à se détendre légèrement. Une seule chose l'ennuyait, il avait l'impression d'avoir été suivi depuis Russian Hill, une paire de phares s'était souvent montrée. Mais c'était peu probable. De plus il n'avait pas le temps de s'en occuper, il devait se concentrer sur la voiture qu'il suivait.

Twin Peaks est l'un des grands lieux du tourisme de San Francisco et une fois au sommet des pics le spectateur jouit d'une vue aussi spectaculaire de nuit que de jour. L'endroit était si réputé que bien des amants s'y étaient rendus avant que la vague croissante des voleurs ne leur en ait interdit l'accès.

Bolan y était déjà venu aussi, mais ni comme amant, ni comme bandit. Cette nuit il allait commettre un acte double, violer le secret de la Mafia et tuer les chefs présents. Cela le réjouissait immensément.

Pourtant Bolan avait perdu depuis longtemps le goût du sang, cela le répugnait d'en répandre davantage, mais il s'était rendu compte que la mission qu'il effectuait était encore plus importante

qu'il ne l'avait soupçonné. Il souhaitait vivement que la fameuse rencontre ait lieu à Twin Peaks.

Oui, c'était bien là. Il vit la limousine ralentir, puis monter sur une aire de parking. Il coupa le moteur de la camionnette et se rapprocha en roue libre, tous feux éteints.

Il vit briller une lueur dans son rétroviseur, mais pensa que c'était probablement les lumières de San Francisco au loin. Et puis il était trop tard pour aller enquêter sur ses arrières.

Il saisit son PM, regarda brièvement derrière la camionnette, puis se tenant dans l'ombre, avança sur le flanc de la colline en remontant pour finalement surplomber le groupe.

La limousine de la Mafia était rangée près de la balustrade de sûreté, son moteur tournait au ralenti, ses feux de position étaient mis, ses portières étaient closes et ses vitres reflétaient les lumières de la ville.

Un lampadaire s'interposait entre la limousine et un autre véhicule, une petite voiture anodine de fabrication japonaise. Cette source lumineuse faite pour décourager les amants et les voleurs, intimidait également l'unique occupant de la petite voiture. Il n'en sortait pas.

S'il devait y avoir d'importantes discussions il faudrait qu'elles aient lieu dans la limousine, qui devait être surchargée, ou au grand air.

L'homme était d'une méfiance prodigieuse, il refusait de quitter son véhicule.

Il avait baissé une vitre et s'était allongé en travers pour parler aux hommes à bord de la grosse voiture noire.

Bolan attendit en observant leur manège.

Finalement l'on ouvrit les portières de la limousine et les occupants en descendirent.

Vericci sortit le premier, c'était lui qui avait conduit. Ciprio le suivit et ensuite DeMarco. Deux messieurs d'origine extrême-orientale descendirent de l'arrière.

Bolan reconnut Wo Fan… et l'autre. Il se tendit, le second homme représentait les communistes chinois. C'était invraisemblable, tous les dirigeants criminels de la Californie réunis en un seul groupe.

Bolan se savait dépassé par les immenses implications politiques de ce rendez-vous.

D'un pas hésitant le petit groupe se rapprocha de la petite voiture étrangère. Bolan défit le cran de sûreté de son arme et attendit.

Sors, bon Dieu, se dit-il.. Que je te voie avant de te descendre.

L'homme ne sortit pas, mais passa la tête par l'ouverture de la vitre. Il leva le regard, le visage tourné vers le lampadaire et attendit avec un large sourire ses associés criminels.

Bolan le reconnut avec désespoir, ne pouvant y croire.

Mais subitement certaines choses lui parurent logiques et il eut la certitude de contempler M. King en personne. Que c'était ironique… et triste.

Il ne s'appelait pas King évidemment, mais il était aussi connu qu'un roi.

Bolan sentit son estomac se contracter et il frissonna d'horreur. Quittant l'ombre, il descendit puis commença à doucement traverser le grand parking macadamisé. Il voulait tirer de près.

Il était hors de question de rater cet infect salopard… cette pourriture qui avait trahi non seulement son peuple, mais tous les citoyens des Etats-Unis. Honoré, adulé, respecté, vénéré, cet homme avait pillé et violé des milliers d'êtres humains sans jamais se salir les mains, sans jamais voir le sang qu'il faisait couler. Non… Bolan ne voulait pas le rater.

Ce fut DeMarco qui vit le premier s'avancer le spectre de la mort, et il plongea la main dans son manteau, ressemblant à un vieillard atteint d'une crise cardiaque, puis la retira vivement. Il avait pris son arme ce qui était en somme un beau réflexe pour un homme si âgé.

Les autres firent demi-tour aussi… glissant sur le gravier, plongeant leurs mains dans l'échancrure de leurs vestes. Celui dans la petite voiture essaya de saisir une arme sur le tableau de bord. Puis Bolan fit feu, caressant avec passion la détente du PM, comprenant qu'il portait le plus gros coup de sa carrière.

Il ne baissa son arme qu'après avoir vidé le chargeur. Ils étaient tous morts, étendus, déchiquetés. Un monstrueux tas d'ordures.

Il se rapprocha de la petite voiture, se baissa puis tendit la main. Se redressant il dit :

— Le roi est mort. Vive le roi.

— Bolan est mort aussi, suggéra derrière lui une voix.

Bolan se retourna lentement et contempla le regard torturé de son vieil ami et co-équipier, Bill Phillips.

— C'était donc toi derrière moi, dit Bolan.

— Depuis le départ.

— Comment as-tu su ?

— Tu devrais le savoir, Mack. Tu m'as tout appris.

Phillips poussa un soupir.

— J'ai eu vent des rumeurs que répandait Gibson. J'ai fait le rapprochement.

— Toutes mes félicitations, fit Bolan. Tu vas me faire le coup de Wang Dang ?

— C'est mon devoir, annonça à regret le flic.

Bolan acquiesça. Il comprenait.

— Avant d'accomplir ton devoir, Bill… si tu te souviens de ce matin… dire que ce n'était que ce matin… si tu te souviens, je t'ai dit que cette mission était importante.

— Oui, oui, je sais, Mack. Donne-moi plutôt une bonne raison pour te laisser filer. Une raison qui me laissera la conscience en paix.

Il semblait supplier.

— Sais-tu qui sont ces hommes, Bill ?

Phillips agita la tête.

— La plupart, oui.

— Regarde celui dans la voiture.

— Ne fais pas l'imbécile, Mack. N'essaye pas de m'avoir.

— Je ne ferai rien. Va regarder.

Le flic de la Brushfire se rapprocha du petit véhicule, se baissa prudemment et risqua un coup d'œil rapide. Il se retourna vivement vers son captif, puis vérifia plus longuement le mort dans la voiture.

Lorsqu'il se redressa, ses traits accusaient un coup terrifiant, le genre de coup que peuvent ressentir les Noirs trahis. Il laissa pendre son arme.

— O.K. Salut, Mack. Bonne chance.

— D'accord, toi aussi.

Bolan s'éloigna sans plus attendre. Remontant dans la camionnette, il se dit que cela devait être difficile pour un Noir.

C’était déjà difficile pour un Blanc.

Bill Phillips devait en savoir quelque chose.

M. King ne le saurait jamais plus.

EPILOGUE

Il lui semblait parfois que la victoire n'en valait pas la peine.

Terminant la valise, il s'adressa à la petite chinoise :

— Ce n'est pas que j'ai envie de te quitter si rapidement, Mary, mais j'ai un pressentiment. Je dois repartir pour la côte est. Et sans tarder.

— Une affaire personnelle ? dit-elle.

— Une affaire très personnelle et très importante. Tu es importante aussi, mais ça… c'est différent.

— Je suppose que nous ne nous reverrons jamais, soupira-t-elle.

— C'est pas si sûr que ça.

Il lui fit un clin d'œil.

— Heu… pour Barney Gibson… tu le remercieras pour moi, hein ?

— Grâce à toi il vient de remporter la plus belle victoire de sa vie.

Il prit la valise, se dirigea jusqu'à la porte et s'y arrêta pour fixer longuement une jeune femme pour qui il ressentait une profonde amitié.

— Bien, fit-il.

— Tu ne sors pas par la fenêtre ? fit-elle en lui faisant une petite grimace.

Il rit.

— Non, j'entre par la fenêtre. Je sors par la porte.

— Dis-donc, espèce de brute, lança-t-elle doucement, t'as intérêt à entrer chez moi un jour. Par la fenêtre ou par la porte… tu entends ?

— J'entends, dit Bolan en lui souriant.

Puis il sortit.

On l'attendait, on l'espérait sur la côte est et c'était plus important que San Francisco, c'était plus important que tout.

Seul un dément pourrait se passer de tout le monde… si quelque chose était arrivé à Johnny ou à Val…

Il frissonna et son ventre se contracta péniblement. Il tenta en vain de bannir ses mauvaises pensées.

Si quelque chose leur était arrivé, Dieu seul savait ce qu'il ferait…

J'arrive, murmura-t-il doucement, *j'arrive.*